







# HERDER

SA VIE ET SON OEUVRE

**OUVRAGES DU MÊME AUTEUR**  
PUBLIÉS A LA LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>ie</sup>

---

**La littérature allemande au moyen âge** et les origines de l'épopée germanique ; 3<sup>e</sup> édition. Un vol. in-16, br. 3 fr. 50

Ouvrage couronné par l'Académie française.

**Goethe, ses précurseurs et ses contemporains** : Klopstock, Lessing, Herder, Wieland, Lavater, la jeunesse de Goethe ; 4<sup>e</sup> édition. Un vol. in-16, br. 3 fr. 50

Ouvrage couronné par l'Académie française.

**Goethe et Schiller** : la littérature allemande à Weimar, la jeunesse de Schiller, l'union de Goethe et de Schiller, la vieillesse de Goethe ; 6<sup>e</sup> édition. Un vol. in-16, br. 3 fr. 50

Ouvrage couronné par l'Académie française.

**La légende chevaleresque de Tristan et Iseult**, essai de littérature comparée. Un vol. in-16, br. 3 fr. 50

**Schopenhauer, l'homme et le philosophe** ; 3<sup>e</sup> édit. Un vol. in-16, broché. 3 fr. 50

Ouvrage couronné par l'Académie française.

**Essais sur la littérature allemande**. 1<sup>re</sup> série : le Roman de la guerre de Trente ans, Kant, Goethe, Jean-Paul. Curtius, David-Frédéric Strauss, Nietzsche. Un vol. in-16. 3 fr. 50

**Essais sur la littérature allemande**, 2<sup>e</sup> série : Weimar au temps de Goethe, Goethe directeur de théâtre, Werther, Goethe et Suléika, Schiller, Guillaume de Humboldt, le Théâtre de la Hofburg à Vienne, Lenau, Beethoven, la Famille Mendelssohn, Théodore Fontane, Frédéric-Guillaume III et la reine Louise, un Soldat d'il y a cent ans. Un vol. in-16, broché. 3 fr. 50

**Essais de littérature française et allemande**. Un volume in-16, broché. 3 fr. 50

**Herder, sa vie et son œuvre**. Un vol. in-16, br. 3 fr. 50

---

**Histoire abrégée de la littérature allemande** depuis les origines jusqu'en 1870, avec un choix de morceaux traduits, des notices et des analyses. Un vol. in-16, cart. toile. 4 fr.

**Histoire de la littérature allemande** depuis les origines jusqu'à nos jours ; 4<sup>e</sup> édition revue et complétée. Un fort vol. in-16 de 1150 pages, broché. 5 fr.  
Cartonné toile. 5 fr. 50

Ouvrage couronné par l'Académie française.

**Calvin** (*Collection des Grands Écrivains français*) ; 2<sup>e</sup> édition. Un vol. in-16, broché. 2 fr.



LG  
H541  
Yb

UN PRUSSIEN LIBÈRE

---

# HERDER

SA VIE ET SON ŒUVRE

PAR

A. BOSSERT

14 0221  
11/10/16

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>ie</sup>

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1916



## PRÉFACE

**E**ST-IL encore permis de parler de l'Allemagne? De bons esprits pensent que non, et ils en donnent diverses raisons, dont la meilleure est sans doute l'attitude extraordinaire que l'Allemagne prend vis-à-vis du monde civilisé.

On a souvent parlé de deux Allemagnes, celle des penseurs et des poètes d'autrefois, et celle du militarisme actuel. Il serait plus juste de dire l'Allemagne et la Prusse.

Deux faits sont constatés par l'ethnographie et l'histoire. Le premier, c'est que le Prussien n'est pas de race germanique; le second, c'est que la première fois que les Prussiens firent leur apparition sur les confins

*de l'Allemagne, ils se présentèrent en ennemis. Les chevaliers de l'Ordre Teutonique furent chargés de les contenir. Ils en firent un grand massacre; les survivants s'infiltrèrent dans les régions du nord-est, et, mêlés à la population indigène et à des colons venus de tous les points de l'Europe, devinrent la souche du hobereau prussien, qui a suscité la guerre actuelle.*

*Le hobereau prussien a mis la main sur l'Allemagne et, par l'Allemagne, veut mettre la main sur l'Europe et sur le monde. L'Europe, d'un geste superbe et unanime, a détourné la menace, et le monde s'est trouvé trop vaste pour tenir dans la serre prussienne.*

*Telle est la suite des faits dans l'ordre politique. Le même contraste règne dans l'ordre littéraire.*

*Il y a dans la littérature allemande une école saxonne, une école de Weimar, une école souabe; il n'y a rien qui puisse s'appeler du nom d'école prussienne. Un des derniers historiens de la littérature allemande, Wilhelm Scherer, a essayé de la présenter du point de vue prussien; il n'a abouti qu'aux plus*

*étranges contresens, que ce n'est pas le lieu de détailler ici*<sup>1</sup>.

*Herder était, comme Henri Heine, un Prussien libéré. Il quitta la Prusse à vingt ans ; il la quitta sans regret, et n'y revint jamais. Plus tard, dans les Lettres pour l'avancement de l'Humanisme, il écrivait :*

*« La guerre, quand elle n'est pas défensive, quand elle est portée follement chez des voisins tranquilles, est une entreprise au plus haut point bestiale ; elle ne répand pas seulement la dévastation et la mort chez la nation attaquée, mais elle immole encore gratuitement celle qui attaque.*

*« Il faudra que peu à peu un sentiment de solidarité naisse entre les nations, de telle sorte que chacune éprouve en elle-même ce qui arrive à toutes les autres. Alors on haïra celui qui empiétera sur les droits du voisin, nuira à son bien-être, l'offensera dans ses mœurs et ses croyances, voudra lui imposer l'idée d'une prétendue supériorité. Celui qui, sous un prétexte quelconque, franchira*

1. Je l'ai fait dans deux articles de la *Revue Critique*, du 18 décembre 1882 et du 7 avril 1884.

*sa frontière pour opprimer le voisin, lui porter des dieux étrangers, le contraindre dans sa manière de penser et de vivre, aura dans chaque peuple un ennemi. Que cette conviction se répande, et il se formera peu à peu une alliance entre les nations civilisées contre toute puissance envahissante. »*

*L'Allemagne a accepté la mainmise prussienne ; elle s'en est même glorifiée ; elle en sera la victime.*

*Ce livre a été écrit presque en entier avant la guerre. Je n'y change rien, et je n'en crois pas la publication inopportune. L'histoire, au milieu des événements qui passent, reste souveraine, et le passé contient la leçon du présent.*



# HERDER

## SA VIE ET SON ŒUVRE

---

---

Herder ist nicht ein Stern erster Grösse gewesen, aber ein Bündel von Sternen. Er hat kein Werk seines Genius hinterlassen, dessen vollkommen wert, aber er selbst war ein Meisterwerk Gottes.

JEAN PAUL.

**H**ERDER a été un initiateur encore plus qu'un écrivain. Apparaissant au début d'une période littéraire, il en voit aussitôt tous les embranchements et toutes les directions. Doué d'une extraordinaire mobilité d'esprit, il s'oriente dans tous les chemins battus, et en même temps il ouvre des routes nouvelles. Tour à tour historien, philosophe, orateur, il veut être surtout un homme d'action. Voyageur inconstant dans le monde des lettres, il marque partout son passage, mais ne s'établit nulle

part à demeure. Esprit universel, ou cherchant à l'être, on ne saurait dire quelle était sa vraie vocation, et peut-être ne le savait-il pas lui-même. Il a beaucoup écrit ; aucun de ses ouvrages n'est achevé, et ceux qu'on lit encore ne sont peut-être pas ceux qui ont agi le plus fortement sur les contemporains. Il a eu le sort ordinaire des initiateurs. L'impulsion qu'il a donnée s'est continuée après lui. Ses disciples ont grandi à côté de lui, et sont devenus à leur tour des maîtres. Il s'est trouvé dépassé, presque méconnu ; par moments il s'en est rendu compte, et cette pensée a jeté le découragement dans les dernières années de sa vie<sup>1</sup>.

1. Biographies de Rudolf Haym (deux forts volumes in-8°, Berlin, 1880), de Eugen Kühnemann (Munich, 1895) et de Richard Bürkner (Berlin, 1904). *Herders Lebensbild* : recueil de documents sur la jeunesse de Herder, publiés par son fils Emil Gottfried, 3 parties en 6 volumes, Erlangen, 1846. — Correspondance : *Aus Herders Nachlass*, 3 vol., Francfort, 1856-1857 ; *Von und an Herder*, 3 vol., Leipzig, 1861-1862. — Édition des œuvres, par Bernhard Suphan.



## MOHRUNGEN

**J**OHANN-GOTTFRIED HERDER est né le 25 août 1744, à la dernière heure du jour, « un enfant de minuit », comme il disait. Son lieu de naissance est la petite ville de Mohrun-gen, dans la Prusse Orientale ; elle tire son nom des marais qui l'entourent. Tout autour, la vue s'étend sur des terrains plats et humides ; mais des bouquets de pins jettent çà et là une note gaie dans la monotonie du paysage. La population, qui était à peu près de dix-huit cents habitants (elle a plus que doublé depuis), vivait de jardinage et du commerce des toiles. Les restes du vieux château perpétuaient encore, à la fin du dix-huitième siècle,

le souvenir des chevaliers teutons, qui s'étaient établis là pour opposer une barrière aux incursions des Prussiens barbares.

Le grand-père de Herder était originaire de la Silésie, d'où il avait fui, étant protestant, pour échapper à la persécution religieuse. Son fils, le père de l'écrivain, ayant perdu sa première femme, se remaria avec la fille d'un maréchal ferrant de Mohrungen, Anna Elisabeth Pelz. Il prit d'abord le métier des gens du pays, et fabriqua de la toile ; puis, comme il avait une intelligence plus qu'ordinaire, il devint chanteur, sonneur de cloches, sacristain, et fut même chargé d'une école de filles. Il avait sa petite maison, avec un jardin, à côté de l'église. Il eut cinq enfants, dont deux moururent en bas âge ; il lui resta, outre Johann-Gottfried, deux filles, qui épousèrent deux artisans de Mohrungen.

Il y avait, entre les parents de Herder, un contraste semblable à celui qui existait entre les parents de Goëthe, quoique la différence des

caractères fût moins sensible. Le père était un homme sévère, ponctuel, mais sans dureté. Quand il était content de son fils, il lui posait la main sur la tête, et lui disait, faisant allusion au prénom de l'enfant : Paix de Dieu (*Gottes Friede*). La mère était une nature douce, compatissante, simplement et naïvement religieuse. Herder dit, dans une de ses premières poésies, qu'elle lui apprit « à prier, à sentir et à penser ». Un trait commun aux deux parents était l'amour de l'enfance. La journée de la famille commençait régulièrement par une prière et finissait par un cantique ; et Herder attribuait plus tard à cette habitude de ses premières années le goût qu'il a toujours eu pour la musique et le chant. Le ton de la maison était « une simplicité obscure, mais non nécessaire » (*dunkel aber nicht dürftig*).

Johann-Gottfried était un enfant timide et réservé, petit et de constitution débile ; il ne partageait pas volontiers les jeux de ses camarades, mais se promenait seul sous les

pins qui bordaient les lacs du voisinage. Son malheur commença lorsqu'il fut livré aux pédagogues qui devaient compléter son instruction. Ils sont au nombre de trois, et il leur a gardé à tous trois un souvenir amer.

Le recteur Grimm dirigeait ce qu'on appelait l'école latine. On jouait sur son nom, qui désigne une rage concentrée. C'était un vieux célibataire, goutteux, grondeur et fouetteur ; son air naturellement sombre s'assombrissait encore par une perruque noire ; on faisait courir toutes sortes d'anecdotes sur la haine qu'il manifestait pour le sexe féminin, femmes et jeunes filles. Un malade d'une autre sorte, c'était le pasteur Willamow, nature mystique et inquiète, dont le christianisme consistait surtout à s'absorber dans les plaies du Seigneur et à porter sa croix. Le seul homme qui aurait pu avoir une influence sur le jeune Herder, s'il avait voulu se donner la peine de le comprendre, c'était le diacre Trescho. Il avait la plume fertile, quoiqu'il ne tienne aucune place

dans la littérature. De ses nombreux ouvrages de piété, sa *Sterbebibel*, un recueil de prières pour les agonisants, a le plus longtemps conservé des lecteurs. Il avait donné à Herder une chambre dans sa maison ; il le chargeait de mettre ses manuscrits au net ; il le laissait profiter de sa bibliothèque. Quelques faits auraient pu lui ouvrir les yeux sur l'avenir de son élève. Il le trouva une fois, tard dans la nuit, endormi sur son lit, et ayant oublié d'éteindre la lumière ; des livres étaient ouverts près de lui, des auteurs latins et grecs, et quelques poètes allemands. Une autre fois, il l'avait chargé d'envoyer un manuscrit au libraire Kanter de Kœnigsberg. Quelques jours après, il reçut une lettre de Kanter, lui demandant de qui était l'ode comprise dans le paquet, et qu'il se proposait de faire imprimer. Elle était de Herder ; c'était une *Supplique d'un Israélite exilé au roi de Perse Cyrus*. Le roi de Perse Cyrus était, en réalité, Pierre III de Russie, qui venait de succéder à l'impératrice

Élisabeth ; l'Israélite était un soldat allemand relégué en Sibérie. L'ode était une faible imitation de Klopstock ; le style était déclamatoire et obscur.

Cette première production de Herder, si elle ne le rendit pas célèbre, prépara du moins son entrée dans le monde littéraire. Pour le moment, elle ne servit qu'à lui attirer l'envie de son protecteur. Ce qui augmentait sa perplexité, c'était la crainte du service militaire, pour lequel il ne se sentait pas la moindre vocation. Il est vrai que sa constitution débile aurait dû l'en dispenser. Mais la guerre faisait rage autour de lui, et il vécut encore quelques années sous la menace de « la cravate rouge » du soldat prussien.



## II

### KOENIGSBERG

**H**ERDER avait le sentiment, quelquefois même un sentiment exagéré, de sa valeur ; il avait une foi profonde en son génie. Mais en même temps une certaine tendresse de nature paralysait sa volonté, et l'empêchait, dans les moments difficiles, de se raidir contre les obstacles. Il lui arriva souvent, dans le cours de sa vie, de subir une contrainte, devant laquelle son orgueil se révoltait, mais à laquelle il se résignait par impuissance d'agir. Il en résultait un conflit entre ses facultés, une rupture d'équilibre, et comme une division de son être intime, dont il souffrait, et dont il ne pouvait se délivrer que par un secours étranger.

En pareil cas, il avait recours à la superstition des indécis : il attendait un signe du destin.

Le destin lui répondit cette fois par la voix d'un chirurgien militaire russe, nommé Schwarzerloh, qui avait fait campagne pendant la guerre de Sept ans, et qui reprenait, avec son régiment, par étapes successives, le chemin de la Russie. Se trouvant en garnison à Mohrun-gen, dans l'hiver de 1761 à 1762, il fit la connaissance de Herder, et lui offrit de l'emmener à Kœnigsberg, où il l'associerait à ses études médicales. Herder souffrait, depuis l'âge de cinq ans, d'une fistule à l'œil droit, dont il ne guérit jamais. Schwarzerloh promit de le mettre entre les mains d'un médecin, et même, s'il le voulait, de le conduire jusqu'à Pétersbourg, où il trouverait sûrement un emploi. Il ne lui demandait en retour que de l'aider à traduire en latin une dissertation dont il était l'auteur. Ces conventions prises, et le régiment s'étant remis en marche au printemps de 1762, Herder suivit son compagnon, qu'il appelle à plusieurs



reprises son sauveur. « C'est ainsi, disait-il plus tard, qu'en mainte circonstance difficile il m'est arrivé un secours inattendu, qui a fixé ma destinée. » Il y a de l'inattendu dans tout le cours de la vie de Herder. Il ne pensait pas s'éloigner pour toujours de son pays ; mais sa destinée voulait qu'il ne revînt jamais à Mohrungen et qu'il ne revît jamais ses parents.

Il parle avec ravissement de l'impression que lui causa d'abord la vue d'une grande ville. Il avait commencé, pour se préparer à sa nouvelle carrière, à s'orienter dans les sciences naturelles. Mais, à sa première visite à la salle de dissection, ses nerfs le trahirent ; il s'évanouit. Il fallut renoncer à la médecine. Il confia sa peine à un ami de jeunesse, candidat au saint ministère, qu'il rencontra par hasard dans la rue, et, sur son conseil, après avoir passé un examen, il se fit inscrire comme étudiant en théologie. L'inscription est du 10 août 1762, et, quelques jours après, son père écrivait, sur l'un des feuillets blancs d'un livre de prières où il tenait registre

des événements de la famille, ces mots : « Mon fils a commencé ses études de théologie. Dieu insondable, qui fais luire au grand jour ce qui était caché dans l'ombre, allume en lui la lumière de la foi, et agis en lui par l'Esprit de ta grâce ! » Son mince pécule fut vite épuisé, et il supporta bravement quelques semaines de privation. Mais il fut bientôt reçu au *Collegium Fredericianum*, un internat pour les étudiants, auquel était annexée une école élémentaire pour les garçons et les jeunes filles. Il s'essayait à l'enseignement, en donnant quelques leçons, et, surtout, il vivait selon ses goûts. Il perdit peu à peu ses habitudes réservées, son attitude courbée ; il s'enhardit même jusqu'à refuser de porter perruque, ce qui était contraire à toutes les traditions de l'école.

Il connaissait déjà le libraire Kanter ; il fut mis par lui en rapport avec les savants et les gens de lettres qui fréquentaient la librairie. Mais deux hommes surtout eurent sur lui une influence durable : Kant et Hamann.

Pour se rendre compte de l'influence que Kant pouvait exercer sur un jeune et ardent esprit, qui venait pour ainsi dire de s'éveiller à la vie, il faut se rappeler que Kant n'était pas seulement le métaphysicien que nous connaissons par ses écrits, mais encore le professeur à la parole familière et persuasive. Son programme était des plus variés, et portait tour à tour sur la psychologie, la logique, la morale, l'esthétique, la physique, même la géographie et l'astronomie. Il parlait d'abondance, citait volontiers et commentait des passages de ses auteurs favoris, Rousseau, Pope, Haller. Un de ses auditeurs, plus tard conseiller de guerre à Kœnigsberg, rapporte que Herder mit un jour en vers une leçon dont il avait été charmé, et que Kant, frappé de voir sa pensée si bien rendue, lut ensuite ce travail devant l'auditoire. Herder fit plus tard ses réserves sur le rationalisme de Kant, mais, au temps de sa jeunesse, aucune parole ne lui sembla trop élogieuse pour vanter les mérites du « divin philosophe ».

Hamann était l'opposé de Kant; c'était un gros petit homme, mystique et sensuel, ce qui n'est point contradictoire. On l'appelait tour à tour le Mage du Nord ou le Faune de Kœnigsberg, et ces deux dénominations marquent bien les deux côtés de sa nature. Après une jeunesse désordonnée, il avait publié sa conversion dans un écrit intitulé *Pensées sur ma carrière*, une confession d'une franchise non voilée. Puis étaient venus les *Mémoires de Socrate, recueillis pour l'ennui du public par un amateur de l'ennui*, une apologie du génie par l'exemple du démon de Socrate; enfin les *Croisades d'un philologue*, contenant l'*Esthétique dans une coquille de noix* (*Æsthetica in nuce*). Ces écrits sibyllins, comme on les appelait, offraient, à côté de banalités ambitieuses, des vues originales. Le principe de Hamann était que l'homme ne doit agir, en toute circonstance, qu'avec l'ensemble de ses facultés. Or il ne voyait l'homme complet que dans les manifestations immédiates de sa nature, le sentiment,

la passion, l'enthousiasme. Le raisonnement, l'analyse, lui semblaient des opérations d'ordre inférieur. En littérature, il n'estimait que les œuvres primitives ou prétendues telles : la Bible, Homère, Shakespeare, Ossian. Lui-même, tout primitif qu'il voulait être, ne pouvait rien produire sans qu'une lecture mît son imagination en branle. Tout ce qu'il écrivait était le fruit du moment, et comme il se bornait à marquer sa pensée par un mot caractéristique ou par une image, il avouait naïvement que, quand il se relisait, il ne se comprenait plus, ne pouvant se remettre au milieu des circonstances qui l'avaient inspiré.

Herder a repris certaines idées de Hamann, en les dépouillant de leur forme sibylline. Mais tout en profitant de l'expérience de son ami, il ne pouvait s'empêcher de le juger. Dans les *Fragments* qui furent son premier ouvrage, ayant énuméré les principaux écrivains allemands de son temps, il terminait en disant : « Maintenant, me sera-t-il permis de clore la

série par l'auteur des *Mémoires de Socrate*? Ceux qui ne veulent pas le reconnaître comme une constellation, verront en lui un météore. En tout cas, il reste toujours un phénomène, un original dans notre langue. Le noyau de ses écrits contient des semences de vérité; il y a là des observations neuves et une lecture considérable. Mais l'enveloppe est un tissu péniblement fabriqué de mots à effet, d'allusions et de fleurs de rhétorique. Le philologue a, pour me servir de son propre témoignage et définir sa manière par sa manière même, lu, beaucoup lu, et non sans goût; mais les parfums éthérés, montant de la table des anciens, et se mêlant à quelques vapeurs gauloises et aux exhalaisons de l'humour britannique, ont formé autour de lui un épais nuage. Sa lecture s'est fondue comme une écriture sur du papier brouillard, et est devenue illisible. Si l'aventureux Socrate avait eu une Aspasia pour traduire ses pensées, et un Alcibiade pour les développer, il aurait pu avoir une postérité de disciples, et, à la troi-

sième génération, un Aristote aurait pu faire de ses idées un système, que l'aïeul n'aurait jamais prévu. »

Herder resta deux ans à Kœnigsberg, « étudiant, enseignant et rêvant », comme il dit. Le 27 octobre 1764, il fut nommé « collaborateur à l'école cathédrale de Riga ». Il quitta sans regret le Fredericianum, où régnait un piétisme étroit. Hamann l'avait recommandé au recteur de l'école comme « un jeune homme instruit et aimable, aux yeux larmoyants et à l'âme virginale ».







### III

## RIGA

**P**OUR pouvoir quitter Kœnigsberg, Herder avait dû promettre qu'il reviendrait, au cas où il serait réclamé par l'autorité militaire. A peine eut-il passé la frontière, qu'il lui sembla respirer un air plus libre. Il passait d'un régime de soumission aveugle et d'abdication volontaire à la vie libre d'une municipalité qui se gouvernait par elle-même. La ville de Riga était entrée dès le treizième siècle dans la Ligue Hanséatique; elle avait joui, même au temps de ses évêques, de certaines franchises; ensuite elle s'était convertie au luthéranisme. Elle avait appartenu successivement à la Pologne, à la Suède, à la Russie; mais elle avait toujours

élu ses magistrats. La bourgeoisie riche constituait une sorte de patriciat, dans lequel se recrutaient les fonctionnaires. Un certain cosmopolitisme, entretenu par les relations commerciales, s'alliait dans les esprits au patriotisme local. Herder appelait Riga une sorte de Genève, une république vivant librement sous l'égide d'une grande monarchie.

A Kœnigsberg, il avait accompli son stage littéraire ; à Riga, il prit ses premières leçons de civisme. Il devint patriote livonien. Hamann lui en manifesta un jour son étonnement. « Quoi ! lui écrit celui-ci le 24 janvier 1769, vous vous honorez d'être Allemand, et vous rougissez d'être Prussien ! » Le fait est que, pour la première fois, Herder avait le sentiment qu'il faisait partie d'une communauté, qui l'aidait à vivre, et envers laquelle, de son côté, il avait des devoirs à remplir. Plus tard, lorsqu'il avait déjà quitté Riga, il écrivait encore à sa fiancée, Caroline Flachsland : « En Livonie, j'ai gagné en peu de temps l'affection de toute la ville,

l'amitié de trois des hommes les plus dignes que je connaisse... En Livonie, j'ai pu vivre, enseigner, agir, avec une liberté que je ne retrouverai plus jamais. » Les trois amis dont il parle, c'étaient probablement le libraire Hartknoch, qui lui voua un attachement inaltérable, et lui ouvrit souvent sa bourse, le bourgmestre Schwarz, et surtout le sénateur Bérens, auquel il consacra plus tard un article dans les *Lettres sur l'Humanisme*. A la fin de l'article il dit : « Je ne puis penser sans émotion aux cercles distingués qu'il m'a été donné de fréquenter, aux grands caractères que j'y ai rencontrés, aux amis que j'y ai trouvés. » Ailleurs il appelle les années qu'il a passées à Riga l'âge d'or de sa jeunesse.

Il arriva au mois de décembre 1764. Le 27 juin suivant, il prononça devant l'assemblée de ses collègues et des magistrats de la ville son discours solennel d'inauguration. Il prit pour sujet *l'École comme séjour de la Grâce*, un sujet qui, d'après les mœurs scolaires du

temps, avait de quoi étonner l'auditoire. Il traça le portrait de deux instituteurs, qu'il opposait l'un à l'autre, celui qui gouverne avec le bâton et qui mène sa classe comme un troupeau, et celui qui se fait l'ami, le contemporain de ses élèves, et qui en même temps, par la correction de sa tenue et de sa conduite, s'impose à l'estime des parents. Ayant passé, au mois de février 1765, l'examen *pro facultate concionandi*, il commença à prêcher comme suffragant. Deux ans après, il fut nommé *Pastor adjunctus*, et chargé dès lors d'un service régulier dans deux faubourgs de la ville. Dans un fragment qui date de cette époque, et qui a pour titre *l'Orateur de Dieu*, il définit la manière dont il comprend l'éloquence sacrée. Le prédicateur doit parler simplement, être à peine un orateur. « Le louerai-je, après avoir entendu son discours? Mon cœur est trop plein pour cela; ma poitrine est encore trop oppressée; mon âme revit et respire, comme un pré qu'une pluie bienfaisante a rafraîchi. Et de quoi

le louerai-je ? A-t-il montré de l'art, de la science ? Quel a été le plan de son discours ? A-t-il prêché selon les règles ? Je ne m'en suis pas aperçu. Je croirais l'offenser en disant qu'il sait son métier, et je croirais me faire injure à moi-même en l'applaudissant, comme on applaudit un acteur qui a bien joué. »

Herder était-il éloquent ? Il faut le croire, si l'on s'en rapporte au témoignage unanime de ceux qui l'ont entendu, soit à Riga, soit plus tard à Buckebourg ou à Weimar. Mais il est difficile d'en juger d'après le petit nombre des discours compris dans le recueil de ses œuvres. Il était d'avis qu'un discours ne doit pas être lu, mais entendu, qu'aucun texte lu ne peut suppléer à ce que le ton de voix, le geste, toute la tenue de l'orateur, et surtout la confiance qu'il inspire, ajoutent à l'effet de sa parole. Il préparait ses sermons avec le plus grand soin, les écrivait quelquefois avant de les prononcer, mais refusait de les livrer à l'impression. Il restait quelques heures dans un recueillement complet avant de

monter en chaire, et quand il avait fini de parler, il lui fallait quelques heures pour se remettre de son émotion. Quelques-uns de ses sermons imprimés, comme celui qui a pour objet *la Manière de lire la Bible*, ou celui qu'il prononça plus tard à Weimar *sur la Prière*, peuvent être cités comme des exemples de son genre d'éloquence. Celui des sermonnaires français auquel il ressemble le plus, c'est Bourdaloue. Les idées sont bien déduites, quoiqu'il évite l'appareil scolastique de la division en trois points ; quelquefois une seule idée, développée en divers sens, lui suffit. Une chaleur contenue circule à travers le tout. Le ton est simple et familier. Herder s'abstient, dans ses sermons, de toute discussion dogmatique. Que chaque auditeur prenne, dans l'ensemble des vérités révélées, ce qu'il comprend, ce qui s'accorde le mieux avec la nature de son esprit, et surtout qu'il en profite pour son amélioration morale !

La double fonction de Herder comme professeur et comme prédicateur lui laissait néan-

moins des loisirs ; il les employait à terminer ses *Fragments sur la littérature allemande*, qu'il avait commencés à Kœnigsberg<sup>1</sup>. Comme Hamann, il écrivait en lisant, et sa pensée, fruit de l'inspiration du moment, n'était pas toujours bien méditée. Ces fragments, qui se présentaient comme un supplément des *Lettres sur la littérature* de Lessing, ne donnaient pas une haute idée de la situation littéraire de l'Allemagne. Ils devaient traiter successivement des sources principales auxquelles les écrivains allemands avaient l'habitude de puiser, l'Orient, la Grèce, Rome, enfin les littératures modernes de la France et de l'Angleterre ; cette dernière partie est restée à l'état de projet. Y avait-il au moins, dans ce flot d'imitations, quelques traces d'originalité ? Il y avait bien Lessing, dont Herder parlait trop peu, ou Klopstock, dont il montrait surtout les défauts. Il y avait même quelques poètes, dont la répu-

1. *Ueber die neuere Deutsche Litteratur. Erste Sammlung von Fragmenten. Zweitz... Dritte Sammlung. 1767.*

tation a pâli depuis, par exemple Gleim, « qui est à la fois Anacréon et Tyrtée », ou Ramler, « l'Horace allemand ». Mais l'ensemble de la littérature apparaissait sous un jour bien terne, surtout si on la comparait aux littératures des nations voisines. De plus, les jugements étaient souvent fort tranchants et de nature à blesser bien des amours-propres.

Les *Fragments* parurent en trois recueils, de 1766 à 1767, sans nom d'auteur ni d'éditeur ; le troisième recueil seul portait Riga comme lieu d'origine. Tous les trois portaient, en réalité, de la librairie Hartknoch. Pourquoi Herder gardait-il l'anonyme ? Était-ce, comme il dit, « parce qu'il voulait rester inconnu du public jusqu'au jour où il pourrait le surprendre par un ouvrage qui ferait plus d'honneur à son auteur ? » N'était-ce pas plutôt pour sonder l'opinion, ou pour se désintéresser de la critique ? Herder, malgré l'éducation mondaine qu'il commençait à se donner, n'avait pas encore complètement dépouillé l'homme d'autrefois.



Timide et réservé de sa personne, il n'était hardi que la plume à la main. Au reste, l'anonyme était à la mode ; Hamann en usait couramment. Quand un ouvrage avait du succès, on ne manquait pas d'en chercher l'auteur, et on finissait toujours par le découvrir. Herder accusa le libraire Kanter de l'avoir trahi ; mais lui-même levait complaisamment le voile, quand il s'agissait de recueillir des éloges. N'écrivait-il pas naïvement à Scheffner, collaborateur au *Journal de Kœnigsberg* : « Pourquoi le nierais-je ? les *Fragments* sont de moi. Je ne le dirais pas, si vous n'aviez pas reconnu ma main, si vous n'étiez pas mon ami, si vous n'étiez pas qualifié par votre savoir à déterminer en dernière instance le jugement du public. » Gleim et Nicolaï étaient aussi dans le secret.

Herder avait communiqué, avant l'impression, son manuscrit à Hamann. Celui-ci lui ayant fait quelques remarques de style, il lui répondit, dans une lettre du mois d'octobre 1766, par une confession qui est intéressante à

recueillir. « Vos observations, écrit-il, sont une semence jetée en bonne terre. Écoutez cependant ce que j'ai à répondre. Le temps de la maturité n'est pas encore venu pour moi. Toute mon éducation a été un dressage contre nature, qui a fait de moi un maître, quand je n'aurais dû être encore qu'un élève. Ayez pitié de moi, que le sort a fait naître dans le pédantesque Mohrungen, qui ai dû le premier éveil de mon intelligence au fade Trescho, et qui me suis trouvé réduit, à Kœnigsberg, à gagner avec le sceptre de Denis le Tyran de quoi suffire maigrement à mes frais d'étude. Si j'avais eu, à côté de Kant, quelques pédants pour me refroidir et me plier aux méthodes scolaires, si j'avais pu ensuite me façonner au commerce du monde, j'aurais peut-être pensé autrement; mais peut-être aussi n'aurais-je pas pensé les mêmes choses. » Un défaut de maturité, une outrecuidance juvénile, une promptitude de jugement, des intempérances de langage, mais, somme toute, une noble

ambition et une belle curiosité, tel est, en effet, le caractère de cette première période de la vie littéraire de Herder.

Il se donnait décidément pour mission de continuer Lessing, et parfois de le corriger. En 1769, il publia les *Silves critiques*, en trois parties, et anonymes; la troisième partie seule portait le nom de l'éditeur, Hartknoch<sup>1</sup>. La première Silve était un commentaire ou un développement du *Laocoon*. Avant de la faire paraître, Herder crut devoir prévenir Lessing de son intention; il lui écrivit : « Excusez, très honoré monsieur, cette lettre d'un inconnu, et qui veut rester inconnu. Vous verrez prochainement un ouvrage, qui est sous presse, et qui a pour titre *Silves critiques, ou Considérations sur la science et l'art du beau*. Dans la première partie de cet ouvrage, l'auteur prend la liberté d'éclairer quelques passages de votre *Laocoon*... Il me serait infiniment

1. *Kritische Walder, oder Betrachtungen, die Wissenschaft und Kunst des Schönen betreffend. Erstes... Zweites... Drittes Waldchen. 1769.*

pénible de penser que certains endroits, où je me permets de vous contredire, puissent vous déplaire... Recevez la plus entière assurance de ma haute estime, qui doit ressortir de tout mon écrit et de tout ce que j'écrirai jamais. Chaque parole qui pourrait blesser un Lessing doit être bannie, mais aussi chaque parole d'un Lessing doit être pesée avec le plus grand soin. » Au fond, ce que Herder ajoute à la pensée de Lessing, se réduit à peu de chose. Il y a peu d'ouvrages d'une conception aussi nette et d'une exécution aussi forte que le *Laocoon*. Le sous-titre, *Des limites de la peinture et de la poésie*, en indique l'idée générale. La poésie et la peinture diffèrent par leurs procédés. Le poète retrace les moments successifs d'une action ou d'un événement; le peintre ne peut que fixer un moment unique, et il choisit par conséquent le moment le plus caractéristique. En d'autres termes, le poète opère dans le temps, le peintre dans l'espace. Le poète déduit et analyse, le peintre juxtapose. Her-

der cherche des exemples dans les littératures anciennes et modernes pour montrer que le poète peut être quelquefois un peintre, et il se fait le défenseur de la poésie descriptive, sans penser à l'abus qu'en faisaient les écrivains de son temps.

Les deux dernières Silves sont dirigées contre le professeur Klotz, de Halle, qui avait mal parlé des *Fragments*, et qui avait déjà maille à partir avec Lessing. Herder n'eut pas de peine à prouver que les *Epistolæ Homericæ* n'étaient pas un chef-d'œuvre. Klotz lui répondit par des injures. On s'étonne aujourd'hui que de grands esprits comme Lessing et Herder aient pu se commettre avec un homme aussi médiocre. On oublie que Klotz était dans son temps un personnage considérable, qu'il fut professeur titulaire à vingt-six ans, qu'il ne manquait jamais d'accompagner son nom du titre de conseiller intime, qu'il était directeur d'une grande revue, qu'il avait enfin derrière lui une bande d'écrivassiers, qui publiaient sa

gloire et épousaient ses haines. Lessing l'attaqua de front et le terrassa. Herder crut le désarmer en continuant ce que Hamann appelait son jeu de colin-maillard. Il eut la faiblesse, dans une déclaration publique, de « protester » contre les *Silves critiques*, dont le ton, disait-il, lui déplaisait autant qu'à monsieur Klotz. Voltaire se donnait quelquefois de ces démentis à lui-même, mais c'était un exemple à ne pas suivre.

Herder finissait par croire que la polémique dans laquelle il s'était imprudemment engagé était incompatible avec ses fonctions, et plusieurs de ses amis le croyaient comme lui. La foule accourait à ses sermons. L'accent intime et persuasif, le ton de voix aimable et harmonieux, donnaient un grand charme à sa parole ; mais c'était la parole d'un moraliste, plutôt que d'un théologien. Ses collègues doutaient de son orthodoxie, et quelques-uns le disaient tout haut. Sa tenue en public était très digne, et sa conduite irréprochable ; mais il s'habillait

comme tout le monde, suivait les concerts, allait au théâtre; il s'était même fait recevoir à la loge maçonnique. Il relevait à peine d'une maladie, qui l'avait presque mis en danger de mort ; ses yeux le faisaient toujours souffrir, et l'empêchaient souvent de lire et d'écrire. Il était fatigué, mécontent de lui-même, et il voulait sortir, ne fût-ce que pour un temps, d'une situation qui lui devenait de plus en plus pénible.

Une occasion s'offrit inopinément. Gustave Bérens, un frère cadet du sénateur, projetait un voyage en France par mer ; c'était un compagnon désiré. Le 8 mai, par une résolution du Conseil de la ville, un congé illimité était accordé à Herder, et quinze jours après il écrivait à Scheffner : « Je vends mes meubles et mes livres, pour payer mes dettes et partir honorablement, et ainsi, sans argent, sans soutien, sans souci, comme un apôtre ou un philosophe, je vais voir le monde. »

Il partait avec l'intention de visiter les écoles

de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne, et, au retour, de fonder un établissement modèle à Riga. Mais, une fois de plus, le sort en décida autrement; il ne revint pas à Riga.





#### IV

### VOYAGE EN FRANCE

LE navire qui devait conduire Herder en France appareilla le 5 juin 1769<sup>1</sup>, après un gros orage, qu'il considéra comme un heureux augure. Quinze jours après, on fit escale à Helsingør en Norvège; le 15 juillet on aborda à Paimbœuf, et le même jour on gagna Nantes, où les deux voyageurs furent reçus par un correspondant de la maison Bérens. Au cours du voyage, Herder nota ses impressions dans un Journal, qui a été publié plus tard par son fils; c'est un des documents les plus curieux que nous possédions sur sa vie, d'autant plus curieux qu'il n'était pas destiné au public,

1. Ou, d'après le calendrier russe, le 25 mai.

et que la pensée de l'auteur s'y exprime sans restriction et sans voile.

Le sentiment de la mer est rare chez les écrivains allemands, même chez les plus grands. Il faut arriver jusqu'à Henri Heine et aux poésies de la *Mer du Nord* pour en trouver une expression originale. Goëthe, qui a vu la mer à Naples et en Sicile, ne l'a guère considérée qu'à travers ses souvenirs classiques. Le premier sentiment que Herder éprouve, lorsqu'au sortir de la Duna il aperçoit la haute mer, c'est un sentiment d'isolement, une séparation qui, à une si petite distance, a déjà quelque chose de définitif. Comme tout ce qui a composé sa vie pendant des années est déjà loin ! « Où est le petit lopin de terre auquel j'étais attaché, et la chaire du pasteur, et celle du professeur ? Et où sont tous ceux que je prêchais, que j'enseignais, que j'aimais et que je craignais tout à la fois ? Et que sont devenues mes querelles littéraires ? Et Klotz, comme le grand personnage paraît petit dans le lointain ! »

Le voyageur regarde à peine autour de lui. Son regard est tourné en dedans; il se consulte, il s'interroge. Où ce navire qui le porte va-t-il le conduire? « Une grande partie des événements de notre vie dépend réellement d'un coup de dé. C'est ainsi que je suis venu à Riga; c'est ainsi que je suis entré dans la carrière ecclésiastique, et que j'en suis sorti; c'est ainsi que je me suis mis en voyage, et mon voyage ressemble presque à une aventure. » Ce qui lui apparaît le plus clairement, dans le tumulte des pensées qui l'agitent, ce sont ses désirs, ses ambitions. Mais a-t-il le pouvoir de les satisfaire? A-t-il au moins le courage de les poursuivre avec ardeur? Son rêve serait de devenir le réformateur de la Livonie, et il entend ce mot dans le sens le plus large, embrassant à la fois l'éducation, la religion, la politique, bref, toute la vie matérielle et morale d'un homme ou d'une nation. « Livonie, s'écrie-t-il, séjour de la barbarie et du luxe, de l'ignorance et du raffinement,

de la liberté et de l'esclavage, que n'y aurait-il pas à faire chez toi, pour chasser la barbarie, pour extirper l'ignorance, pour répandre la civilisation et la liberté, pour être ton Zwingle, ton Calvin, ton Luther ? Puis-je le devenir ? En ai-je l'occasion et le talent ? Et que faire pour cela ? Je le demande encore ? Il faut renoncer aux vaines critiques et aux recherches stériles, m'élever au-dessus des disputes d'école, et me consacrer au service du monde vivant. » Puis, faisant un retour sur sa situation présente, il ajoute : « Noble jeune homme, tout cela sommeille en toi, comme un songe obscur. Ton éducation mesquine, l'esclavage de ton pays natal, la futilité de ton siècle, ont dressé une barrière autour de toi, et t'ont réduit enfin à ne plus te reconnaître toi-même. Dans des Silves critiques, inutiles, grossières, misérables, tu perds le feu de ta jeunesse et le meilleur de ton génie, tout élan pour agir et toute hardiesse pour entreprendre... Ah ! pourquoi une Euménide ne m'est-elle pas apparue pour

me faire reculer d'effroi, et pour me jeter dans la voie où je puis être utile... ? »

La voie où il pouvait être utile, c'était l'enseignement. Enseigner, prêcher, agir par la parole, c'était sa vraie vocation et son talent le plus réel ; il était pédagogue au fond de l'âme. Comme l'éducation publique était le fondement des réformes qu'il projetait, il a dressé, dans son Journal de voyage, le plan d'une école, telle qu'il la concevait. Son but est de réagir contre l'abus du latin, non seulement dans l'école, mais même dans la littérature savante. Son principe, qu'il a proclamé en mainte occasion, se résume dans cette courte formule : *vitæ, non scholæ* ; il faut apprendre pour la vie, et non pour l'école. L'établissement modèle qu'il décrit comprend trois divisions, appropriées à l'âge des élèves : celle de l'enfance, celle de l'adolescence, celle de la jeunesse. Dans la première, ce sont les sciences naturelles qui dominent ; dans la seconde, se sont les sciences historiques ; dans la troisième, les matières précé-

demment enseignées sont reprises, développées, approfondies. La première division fait surtout appel aux sens, la seconde à l'imagination, la troisième au raisonnement. A la section des *réalités* est jointe une section des langues, qui, elle aussi, doit être progressive et se régler sur les aptitudes de chaque âge. La langue maternelle forme le début ; c'est dans cette langue que l'enfant apprend à penser et que l'homme pensera plus tard. Le français suit immédiatement : « c'est la langue la plus cultivée, la plus générale et la plus indispensable ; la plus simple et la plus facile ; celle qui se prête le mieux au récit et au raisonnement. » Je voudrais, ajoute Herder, que le savant lui-même apprît plutôt le français que le latin. Vient ensuite l'italien, « d'où l'on passe par une transition naturelle au latin » ; le grec, « qui est pour l'antiquité ce que le français est pour le monde moderne » ; enfin l'hébreu. Mais comment faire cadrer ensemble toutes les parties de ce vaste enseignement ? Comment trouver

pour chaque partie le maître compétent? Herder se rend bien compte des difficultés de son entreprise ; mais aucune difficulté ne résiste à un effort loyal et soutenu. « L'exécution, s'écrie-t-il à la fin, pourquoi ne serait-elle pas possible? Lycurgue et Solon ont bien pu fonder des républiques : pourquoi ne fonderais-je pas une république de la jeunesse ? »

Mais il ne suffit pas de donner une direction à l'enfance et à la jeunesse ; il faut suivre l'homme dans sa carrière ; il faut que l'école se continue dans la vie. Herder imagine donc deux sortes d'ouvrages : un Annuaire (*Jahrbuch*), où il consignerait à des intervalles réguliers les résultats de ses expériences et de ses lectures, une « Relation de voyage à travers l'humanité » ; puis une Encyclopédie populaire en plusieurs parties se reliant entre elles et s'appuyant l'une sur l'autre, morale, politique, littérature, art, religion, « le Livre des livres ». Le premier projet ne fut point exécuté, le second semble annoncer de loin le grand ouvrage de Herder, les

*Idées sur la Philosophie de l'histoire.*

A Riga, Herder avait enseigné le français ; arrivé à Nantes, il dut constater d'abord qu'il ne comprenait personne, et qu'il ne savait se faire entendre. Il connaissait à peine « la langue des yeux » ; il l'écrivait très incorrectement ; « la langue de l'oreille » lui échappait. « Je rugis le français horriblement, » écrit-il à un de ses amis de Riga, et il ajoute « qu'il donnerait volontiers au diable toutes ses élucubrations critiques, qui lui ont fait négliger une langue dont l'ignorance est considérée comme un signe de barbarie ». Cependant il veut se mettre au courant de la littérature. Il lit l'*Encyclopédie* ; comme morceau de début, c'était un peu gros, mais c'était le grand événement du jour. Il s'instruit aussi dans les *Éloges* de Thomas. Au mois de novembre, lorsqu'il se rend à Paris, il se sent un peu mieux préparé, tout en éprouvant encore une certaine gêne. « J'étudie les livres et les hommes, » écrit-il à Hartknoch, et, parmi les *savants* qu'il a connus, il cite



Diderot, d'Alembert, Thomas, Baculard d'Arnaud, Duclos, l'abbé Barthélemy, l'orientaliste De Guignes, Daubenton et l'historien Garnier. Jusqu'à quel point a-t-il pu profiter de leur entretien ? On ne saurait le dire ; le fait est qu'il n'est resté en correspondance avec aucun d'eux. Il fréquente les théâtres, et il commence ainsi un article où il note ses observations : « Je regardais la scène comme un tableau parlant ; j'écoutais avec mes yeux. Je lisais la pièce d'avance, en me représentant ce que j'allais voir et entendre, et il m'arrivait ensuite de n'en rien voir ou d'en voir trop. » La tragédie de Voltaire régnait alors, et l'on comprend qu'elle n'ait pas été du goût de Herder. « Ce n'est que pompe et spectacle, » écrit-il. Mais il cite souvent Rousseau, et il ne tarit pas d'éloges sur « le grand, l'incomparable auteur de *l'Esprit des lois* ».

Il se sentait mal à l'aise à Paris. Tantôt il pensait à retourner dans le Nord, tantôt il parlait de visiter encore l'Angleterre ou l'Italie,

lorsque, vers la fin de novembre, il reçut une offre inattendue, par l'intermédiaire du pasteur Resewitz, de Copenhague. Il s'agissait d'accompagner dans ses voyages, pendant trois ans, le fils unique du prince évêque de Lubeck, moyennant un traitement de trois cents ou même de quatre cents thalers, et une gratification de cent thalers, avec la faculté, après les trois ans révolus, ou de retourner à Riga, ou de rester dans le Holstein comme pasteur ou comme professeur. Il hésita beaucoup, selon son habitude, puis s'achemina lentement par Bruxelles, Anvers et Amsterdam ; il resta quinze jours à Copenhague, où il fit la connaissance de Lessing ; et, vers le milieu du mois de mars 1770, il arriva dans la petite ville d'Eutin, qui était la résidence du prince.



## EUTIN ET DARMSTADT

**E**UTIN était une de ces résidences campagnardes qu'affectionnaient les petits souverains allemands. Elle était agréablement située entre deux lacs et dans le voisinage d'une forêt. Un beau parc entourait le château. La ville possédait une bibliothèque assez considérable. Plusieurs hommes distingués, le poète Voss, le philosophe Jacobi, le comte Léopold de Stolberg, le peintre Tischbein, ont pris leur demeure à Eutin, et Herder s'est toujours souvenu du « beau et verdoyant Holstein ».

Un mois après son arrivée, il écrivait à Hartknoch : « Vous savez que je ne suis pas toujours facile à contenter, mais jusqu'ici je me

suis si bien accommodé à ma situation, que je ne voudrais rien y changer. S'il y avait quelque chose à changer, ce serait moi, et là il y aurait trop à faire. Les princes, la société, me plaisent. Je jouis à la cour d'une faveur exceptionnelle, d'une distinction extraordinaire ; auprès des grands, bien entendu ; quant au reste, c'est, comme dans toutes les petites cours, un troupeau qui se courbe jusqu'à terre. On n'a jamais rien entendu ici de pareil à mes sermons ; on n'a jamais rien vu de pareil à toute ma personne, y compris mes manchettes. Qu'il y ait, ici comme ailleurs, des envieux, c'est le train de monde, qui est formé d'attractions et de répulsions. » Les envieux, c'étaient ses collègues, qui le trouvaient trop mondain, qui l'accusaient même de socinianisme : une accusation qui tomba devant l'indifférence du public.

Le 17 juillet 1770, les feuilles publiques de Hambourg annonçaient « que le prince Pierre-Frédéric-Guillaume venait de partir avec le

conseiller privé von Kappelmann, monsieur Herder et une suite considérable (*ansehnlich*) ». On voyagea à petites journées ; on visita en passant les cours de Hanovre et de Cassel, et le 13 août on arriva à Darmstadt. Ici le séjour devait se prolonger, des liens de parenté unissant la maison de Holstein à la famille des landgraves. Ce séjour fut pour Herder le moment capital du voyage. Quelque temps après, il écrivait à Hartknoch : « J'ai rencontré ici un homme comme il y en a peut-être trois dans un pays, et une jeune fille comme il y en a peut-être trois dans toute l'Allemagne. » L'homme, c'était Merck ; la jeune fille, c'était Caroline Flachsland.

On se représente ordinairement Merck d'après le portrait que Goethe en a tracé dans *Poésie et Vérité*. Goethe avait été témoin de ses dernières années, qui furent attristées par des malheurs de famille et des revers de fortune, et terminées par un suicide. A l'époque où Herder le connut, Merck pouvait réellement

être appelé un homme rare. Goëthe a marqué sa physionomie en quelques traits : « Il était grand et maigre ; on voyait d'abord son nez long et pointu ; son œil gris bleu et son regard fureteur lui donnaient quelque chose du tigre. » Il était trésorier de la guerre, et il eut bientôt après le titre de conseiller. Sa maison était le rendez-vous de ce qu'il y avait de distingué à la cour et à la ville. Ce qui devait surtout attirer Herder, c'était l'étendue de son activité et la variété de ses connaissances, dans un temps où lui-même caressait des rêves d'universalité. Il s'occupait tour à tour et même simultanément de littérature, d'histoire, de philosophie, de politique, et il trouvait encore le temps de se livrer à des entreprises industrielles. Sa vraie fonction était la critique ; les directeurs de revue, Wieland, Nicolai, recherchaient sa collaboration. Il avait des lumières sur tout, quoiqu'il fût incapable de rien approfondir. Bon juge, bon conseiller vis-à-vis des autres, sa sûreté l'abandonnait, quand

il devait se juger lui-même. Il avait des velléités d'écrivain original, même de poète ; mais l'esprit d'analyse, qui faisait le fond de sa nature, le paralysait ; l'ironie tuait en lui la passion. Alors il se sentait humilié de n'être qu'un dilettante ; son humeur morose s'épanchait sur les autres, et, naturellement généreux et loyal, il s'appliquait à paraître plus mauvais qu'il n'était. Herder ne connut que plus tard cet aspect de son ami ; pour le moment, il n'eut qu'à se louer de lui.

Ce fut Merck qui servit d'intermédiaire entre Herder et Caroline Flachsland ; ce fut lui qui se chargea de leur correspondance, et qui, dans les crises de dépit amoureux, joua le rôle de conciliateur. Caroline Flachsland était originaire de la haute Alsace. Son père, receveur des tailles à Riquewihr, était mort à trente-neuf ans, laissant huit enfants, que la veuve dut élever « avec presque rien ». Caroline fut recueillie par sa sœur aînée, mariée au conseiller intime Hesse, à Darmstadt. Elle avait alors

vingt ans. Sans être belle, ses cheveux blonds et ses grands yeux bleus lui donnaient une expression de grâce naïve. Elle était bonne musicienne, sensible, dans le sens qu'on attachait alors à ce mot, c'est-à-dire un peu exaltée, admiratrice de Rousseau, et ne trouvant pas, malgré la déclaration de l'auteur, qu'il fallût déjà être corrompue pour prendre goût à *la Nouvelle Héloïse*. Le 19 août, six jours après son arrivée, Herder prêcha dans l'église du Château, et Caroline écrit dans ses *Souvenirs* : « J'entendais la voix d'un ange, des accents de l'âme comme je n'en avais jamais entendu. Pour cette grande et unique impression, je n'ai point de paroles. Un être céleste sous forme humaine était devant moi. Je le vis dans l'après-midi, et lui exprimai mon remerciement. De ce moment, nos âmes furent unies. Notre rencontre a été l'œuvre de Dieu. Il ne saurait y avoir un accord des âmes plus intime. »

Ce début marque le ton de la correspondance qui s'établit entre eux. Caroline en inséra plus



tard quelques extraits dans ses *Souvenirs* ; ses fils en ont donné une édition plus complète, qui forme un assez gros volume. Il est rare que dans ces sortes de publications posthumes on ne passe pas la mesure. Pour lire aujourd'hui cette correspondance, pour la lire avec intérêt, il faut faire un double effort sur soi-même, d'abord se mettre dans l'état d'esprit des deux correspondants, ensuite, ce qui est plus difficile, se pénétrer de la rhétorique sentimentale du temps : peu de lecteurs sont capables d'un tel renoncement. Personne ne trouvera les lettres de mademoiselle de Lespinasse trop longues ou trop monotones : c'est la nature qui parle, et la monotonie est permise dans les choses du cœur, quand l'expression est sincère. Chez Caroline Flachsland et Herder, le sentiment est gâté par un langage de convention, par une mode, et parfois, chez Herder en particulier, par des réticences involontaires, qu'expliquent les incertitudes de sa situation.

Les voyageurs devaient se remettre en

route le 27 août, après avoir passé deux semaines à Darmstadt. Déjà la voiture les attendait, quand Merck, par une de ces malices généreuses dont il était coutumier, ménagea aux deux amoureux une entrevue secrète dans sa maison. Il y eut alors entre eux une courte scène d'attendrissement, dont ils purent se souvenir plus tard dans les moments de doute. Herder et son élève s'arrêtèrent ensuite, toujours accompagnés du gouverneur von Kappelmann, chez le margrave de Bade, Charles-Frédéric, le même qui quatre ans plus tard appela Klopstock à sa cour, le seul prince allemand, dit Herder, à qui l'on pût parler comme si on ne parlait pas à un prince. Enfin, le 2 septembre 1770, on atteignit Strasbourg, le terme du voyage.



## VI

### STRASBOURG

**P**EU de jours après son arrivée, Herder écrivait à Merck : « Strasbourg est bien certainement le lieu le plus misérable, le plus vilain, le plus désagréable que j'aie rencontré dans ma vie. Je ne parle pas des hommes ; mais il n'y a pas de forêt, pas un endroit où l'on puisse s'étendre à l'ombre avec son livre et son bon Génie. Et puis, c'est si près de Darmstadt ! Mais je crois que si j'étais venu ici avec mon jeune prince par Vienne et Constantinople, je ne parlerais pas autrement. » Il se trompait : c'étaient bien les souvenirs de Darmstadt qui l'obsédaient. Chaque coin de terre où nous passons prend à nos yeux la couleur de nos

sentiments. C'est avec un autre esprit que Goëthe arriva six mois après à Strasbourg. Goëthe venait de Francfort comme convalescent ; il retrouvait, avec la santé, l'élan de sa jeunesse et la confiance en son génie. Herder n'apportait avec lui que le regret du passé et l'incertitude de l'avenir.

En se chargeant de terminer l'instruction du jeune prince de Holstein-Eutin, Herder n'avait pas prévu toutes les conséquences de l'engagement qu'il prenait. Il croyait bien avoir gagné la confiance ou même l'affection de son élève, mais il s'aperçut bientôt qu'il avait affaire à un être irascible et débile, auprès duquel tous ses soins seraient superflus. Il songea dès lors à rompre sa chaîne. Mais comment faire ? En annonçant à Hartknoch son arrivée à Strasbourg, il disait : « Je ne sais ce que je vais devenir, mais l'ai-je jamais su ? Toutes les révolutions de mon existence n'ont-elles pas été de brusques soubresauts, qui ne m'ont jamais mené là où je voulais aller ? »

Pour comble d'ennui, entre son élève et lui il y avait le gouverneur von Kappelmann, un hobereau plein de morgue, qui ne manquait aucune occasion d'humilier le précepteur bourgeois qu'on lui donnait pour compagnon et dont au fond il était jaloux. Pendant le voyage, et dans les petites cours où l'on séjournait, les attentions particulières dont Herder était l'objet lui faisaient oublier les désagréments passagers de sa situation. A Strasbourg, rien ne le dédommageait d'une hostilité de plus en plus visible. Il s'ouvrit à son élève de la résolution qu'il avait prise de se séparer de lui, et quel fut son désappointement de le voir prendre parti pour le gouverneur ! « Pour la première fois dans sa vie, écrit Herder à Merck le 12 septembre, il a montré du caractère, et voilà trois jours qu'il me met hors de moi. Il a eu un entretien avec le conseiller, et celui-ci a eu mille choses à me reprocher, dont il déclare n'avoir pas voulu se plaindre, par égard pour moi : que le diable lui en soit reconnaissant !... Je vais

passer pour un homme fier, brusque, inquiet, impossible à contenter, et à Eutin peut-être pour un ingrat. Je suis au supplice. J'espère que les circonstances décideront. Dans les carrefours de ma vie, je me suis toujours dévotement confié à ces enfants de la Providence, comme un honnête augure au vol des oiseaux. »

La Providence avait déjà songé à lui. Il était encore à Eutin, quand le comte Wilhelm de Schaumbourg-Lippe lui fit offrir, par l'intermédiaire de son secrétaire Westfeld, le poste de pasteur principal à Buckebourg. L'offre lui fut renouvelée à Darmstadt et encore à Strasbourg. Le comte y ajouta même une lettre de sa main. Le 16 octobre, Herder envoya son acceptation définitive ; il se réservait toutefois la faculté de fixer lui-même la date de son entrée en fonction. Dès les premiers jours du mois, il avait obtenu son congé de la cour d'Eutin ; le prince évêque l'assurait de sa haute considération ; la princesse lui exprimait ses regrets, et tous deux leur étonnement. Il

quitta l'hôtel de l'Esprit, et prit un petit appartement dans le voisinage <sup>1</sup>.

Mais ses longues négociations, ses hésitations entre Eutin et Buckebourg, faillirent avoir une répercussion fâcheuse sur ses relations à Darmstadt. Ses fiançailles avec Caroline Flachsland n'étaient pas formellement déclarées. Lui-même, tout en prodiguant les formules d'adoration devant celle qu'il appelait son ange gardien, son unique consolation dans ses ennuis, semblait craindre par moments d'engager irrévocablement son avenir. Il faut dire aussi qu'à l'indécision de son caractère se joignaient, pour le faire hésiter, les scrupules les plus honorables. Caroline était pauvre ; lui-même était le débiteur de tous ses amis. Lui était-il permis d'associer à sa destinée incertaine une jeune fille qui se donnait naïvement à lui ? Merck continuait d'être leur intermédiaire et leur confident. Or voici qu'un jour, au mois de septembre, Herder reçoit une lettre,

1. Au numéro 7 de la rue Salzmann, à l'hôtel du Louvre.

où Caroline lui déclare que leur correspondance doit cesser ; la lettre a été plus tard supprimée par elle, et on ne la connaît que par la réponse de Herder. Que s'était-il passé ? Hesse, mécontent sans doute d'être tenu à l'écart des secrets de sa famille, avait mis sa belle-sœur en défiance contre un homme à qui il reprochait de « manquer de caractère ». Herder écrit alors une lettre, qui tranche par sa mâle éloquence sur la phraséologie sentimentale des deux correspondants :

« Au lieu de répondre, ma chère et unique amie, comme je pourrais le faire, mais comme je ne veux pas le faire, à vos questions, à vos doutes, à vos inquiétudes, et surtout à l'aimable portrait que votre beau-frère a tracé de moi, je vous raconterai seulement quelques scènes de ma vie. C'est la vérité qui écrit ces mots, c'est l'amitié qui les lira, qui les croira, et qui les jettera au feu.

« Je suis né dans une médiocrité obscure, mais non nécessaire. Tout ce que je me rap-



pelle de mon enfance, ce sont des traits de vague attendrissement, des rêves, nés de la solitude, animés de pensées ambitieuses, comme on n'en trouve pas d'ordinaire chez les enfants. J'avais donc déjà, sous la caresse maternelle, et dans ma naïve ignorance, j'avais déjà du caractère, et je pourrais vous en citer des preuves étonnantes.

« Mes parents, par toute sorte de préjugés, voulaient me détourner des carrières savantes. Un hypocrite, dont le souvenir m'a toujours fait considérer les hypocrites comme les plus noirs des hommes, et qui se mêlait trop des affaires de ma famille, a aggravé la situation par son intervention. Pris sans défiance, j'ai dû obéir, et j'ai obéi aveuglément. Je suis allé à Kœnigsberg avec un chirurgien militaire russe, un ami de mes parents, espérant guérir mon œil malade. Par bonheur, il fut appelé à Pétersbourg, car il m'avait fait les offres les plus séduisantes. Je me fis inscrire comme étudiant. Ignorant, naïf, inconnu comme j'étais,

sans prendre la permission de mes parents, et contre la volonté de celui à qui ils m'avaient confié, ayant à peine de quoi me nourrir pendant trois semaines, j'ai pris mon inscription, et encore aujourd'hui je ne m'en repens pas. Dites si j'ai montré du caractère !

« J'écrivis en même temps à mes parents que pendant tout mon stage universitaire je ne leur demanderais pas un liard. Et j'ai tenu parole. J'ai étudié, enseigné, rêvé. Je me suis fait considérer, et j'ai vécu de telle sorte pendant ces années d'études, que je voudrais les revivre encore. Et tout cela sans rien coûter à mes parents. Dites-moi si j'ai du caractère ou non... »

Il passe ensuite en revue son séjour à Riga, son voyage en France... : « Et maintenant, si, dans des heures douces, je me suis flatté de pouvoir faire le bonheur de quelqu'un, c'était le vôtre. Croyez-moi, je suis sincère, honnête, et j'ai quelque vertu... C'est ainsi que je me vois, et je n'en dis pas davantage... »

Hesse a-t-il lu cette lettre ? Ou Merck est-il

intervenue ? Ou Caroline est-elle revenue d'elle-même à d'autres sentiments, surtout après trois nouvelles lettres de Herder qui suivirent ? Le fait est qu'il y eut une réconciliation.

Herder, avant de se rendre à Buckebourg, voulut profiter de son séjour à Strasbourg pour se guérir de sa fistule. Il se confia successivement à deux chirurgiens, et, après une opération manquée et six mois d'un traitement douloureux, il se trouva plus malade qu'auparavant. Le compagnon assidu de ses ennuis pendant sa convalescence fut le jeune Goethe, qui arriva de Francfort au printemps de 1771. Ils se rencontrèrent par hasard dans l'hôtel de l'Esprit, où logeait le prince de Holstein-Eutin. Goethe a consigné, beaucoup plus tard, dans *Poésie et Vérité*, le souvenir de cette rencontre. « J'étais allé, raconte-t-il, rendre visite à je ne sais quel étranger de distinction. Au bas de l'escalier, je trouvai un homme qui était aussi sur le point de monter, et que je pouvais prendre pour un ecclésiastique. Ses cheveux poudrés

étaient relevés en rouleau ; on remarquait son habit noir et plus encore un long manteau de soie noire, dont il avait rassemblé et logé les extrémités dans sa poche. Cette mise un peu étrange, mais, à tout prendre, galante et bien-séante, dont j'avais déjà entendu parler, ne me laissa pas douter que j'eusse devant moi le célèbre étranger, et les paroles que je lui adressai durent le convaincre aussitôt que je le connaissais. Il me demanda mon nom, qui ne pouvait rien lui dire ; mais ma franchise parut lui plaire, car il y répondit très gracieusement, et, dès que nous fûmes au haut de l'escalier, il se montra d'humeur très communicative. En prenant congé de lui, je lui demandai la permission d'aller le voir chez lui, et il me l'accorda avec assez d'empressement. Je ne tardai pas à profiter de cette faveur, et je me sentis de plus en plus attiré vers lui. Il avait dans sa tenue un certain abandon, qui n'excluait pas la distinction et la bonne grâce, mais qui manquait un peu de finesse. Il avait le visage rond, un front carac-

téristique, le nez un peu aplati, les lèvres légèrement retroussées, mais d'une expression particulièrement aimable, et, sous des sourcils noirs, des yeux très noirs, qui ne manquaient pas leur effet, quoique l'un d'eux fût ordinairement rouge et enflammé. Il me fit diverses questions pour apprendre à me connaître et se mettre au courant de ma situation, et la force d'attraction qui était en lui agit de plus en plus sur moi. »

Il est vrai qu'à côté de cette force d'attraction Goethe remarqua bientôt chez son grand ami une autre force, qui agissait en sens contraire, un esprit de supériorité, qui se répandait à l'occasion en critiques amères, et qui à ce moment était encore aigri par la maladie. Herder prenait volontiers le ton doctoral ; il le prenait même parfois vis-à-vis de Caroline Flachsland : c'était dans sa nature et dans ses instincts pédagogiques. Goethe se soumettait, acceptait les rebuffades, et revenait toujours. Après le départ de Herder, il lui écrivait encore :

« Je ne vous lâcherai point. Jacob a lutté contre l'ange. Je ferai comme lui, dussé-je en devenir perclus. » Il sentait bien qu'à lutter contre un plus fort on se fortifie soi-même. Herder n'avait que cinq ans de plus que lui, mais il remarque avec beaucoup de justesse que cinq ans, à l'âge où ils étaient, faisaient une grande différence. Ce qui étonne seulement, c'est que Herder, qui en d'autres circonstances ne manquait pas de perspicacité, n'ait pas deviné le génie de Goëthe. Un an après avoir fait sa connaissance et l'avoir fréquenté journellement, il écrivait encore à Caroline Flachsland : « Goëthe est une bonne nature, mais il est extrêmement léger, et étourdi comme un moineau (*spatzenmässig*). » Ce qui peut lui servir d'excuse, c'est que Goëthe, se défiant sans doute de l'humeur caustique de Herder, et craignant d'être découragé par lui, lui cachait soigneusement ses projets ; car il s'occupait déjà de *Goetz de Berlichingen* et il pensait à *Faust*. Il est certain aussi qu'il ne lui parla

pas de ses rapports avec Frédérique de Sessenheim.

Goethe n'était guère sorti, jusque-là, de la sphère intime de ses sentiments et de ses rêves; Herder l'introduisit dans le courant de la vie littéraire, à laquelle, de son propre aveu, il était resté étranger. Le mot d'ordre de la littérature allemande de ce temps était de remonter à la poésie primitive de toutes les nations, anciennes ou modernes. Il est vrai qu'on ne se rendait pas bien compte de ce qui était réellement primitif, des caractères auxquels on pouvait le reconnaître, ni de la manière dont on pouvait le renouveler; et peut-être le vague qui régnait sur ce mot était-il une condition favorable pour étendre à l'infini le champ des études et des imitations. Le primitif, c'était la Bible, c'était Homère, quelquefois même Shakespeare, c'était surtout Ossian, qui venait de faire son apparition en Allemagne, qui devait un peu plus tard pénétrer en France, et dans lequel on voyait une person-

nification mystérieuse du génie du Nord, tout un monde nouveau de légendes héroïques. On ignorait volontiers que la Bible offrait toutes les variétés de styles, que Shakespeare n'était pas plus primitif que Molière, qu'Homère avait vécu dans une société très civilisée, et que les poèmes d'Ossian n'étaient qu'un ingénieux pastiche. Herder et Goëthe se mirent à traduire Ossian ; Goëthe en inséra même un fragment dans son roman de *Werther* ; et Shakespeare devint le dieu du jour.

Tous les travaux de Herder, à cette époque, convergent vers ce point unique : dévoiler le primitif, le remettre en lumière, et s'en inspirer. Il recueille les chants populaires allemands, traduit d'anciennes ballades anglaises, et prépare déjà, plusieurs années à l'avance, son livre intitulé *Voix des peuples*. Il ne sort même pas du cercle habituel de ses études, lorsqu'il concourt pour le prix proposé par l'Académie des sciences de Berlin pour le meilleur mémoire sur la question de l'Origine du langage :



« question éminemment philosophique, écrit-il à Hartknoch, et vraiment faite pour moi ». Le terme fixé pour la remise des manuscrits était le 1<sup>er</sup> janvier 1771. Herder dit, dans une lettre à Nicolai, avoir rédigé son mémoire « en toute hâte dans les derniers jours de décembre ». Peut-être cette rapidité, si toutefois il faut s'en tenir exactement à la déclaration de Herder, n'a-t-elle pas nui à l'ouvrage; peut-être a-t-elle forcé, au contraire, l'auteur à serrer davantage sa pensée, et à condenser dans un petit nombre de pages le résultat de longues réflexions. Le fait est que le traité *de l'Origine du langage*, légèrement remanié dans la suite, est un des rares écrits de Herder qui se lisent sans fatigue <sup>1</sup>.

Deux hypothèses étaient en présence; l'une attribuait la formation du langage à une révélation divine, l'autre à une convention humaine; l'une était celle des théologiens, l'autre celle des

1. *Abhandlung über den Ursprung der Sprache*; Berlin, 1772.

rationalistes anglais et français. L'une et l'autre reposaient sur un cercle vicieux, l'homme, soit pour créer le langage, soit pour le recevoir comme un don gratuit, ayant déjà besoin de la parole. D'après l'explication de Herder, qui a prévalu depuis, le langage est un produit de l'action spontanée de toutes les facultés humaines. L'animal a le cri, qui répond à son instinct. L'homme a la parole, accompagnement de sa raison. L'homme vivrait seul, qu'il parlerait encore. Herder fait même un pas de plus; il imagine que la première forme de la parole a dû être le chant. Ainsi l'origine du langage se confond avec les origines de la poésie, et toute la déduction aboutit à ce mot cher à Herder, et qu'il avait emprunté à Hamann : « La poésie est la langue primitive de l'humanité. »



## VII

### BUCKEBOURG

**P**OUR le séjour de Herder à Buckebourg, la meilleure source est encore le récit de Caroline Flachsland ; elle fut témoin oculaire, et elle savait voir et juger. Herder arriva le 28 avril 1771, en compagnie du conseiller Westfeld, qui était allé au devant de lui. On lui fit savoir qu'il eût à se rendre aussitôt auprès du comte. Il était sept heures du soir. Herder n'avait pas encore eu le temps de défaire son costume de voyage. Or il avait le plus vif sentiment des convenances mondaines, et même certaines habitudes de grand seigneur, qui contrastaient avec sa pauvreté. A cela s'ajoutait son étrange manie de ne pas vouloir se regarder dans un

miroir. Il fallut courir après les hommes de l'art, arracher un barbier et un coiffeur à ce que Caroline appelle leur lieu de distraction, c'est-à-dire à l'auberge. La toilette terminée, Herder, vêtu en abbé français, put se présenter à la cour. Mais il était neuf heures, et le comte était habitué à être plus promptement servi. L'accueil fut froid et l'entrevue courte.

Le comte Wilhelm était un cadet de famille, et, comme tel, il fut destiné à la carrière militaire. Sa mère était anglaise, et son enfance se passa en Angleterre. Il servit d'abord comme enseigne dans la garde du roi Georges II. La mort de son frère aîné lui fit prendre le gouvernement du comté de Schaumbourg-Lippe. Il voyagea beaucoup, visita la France, la Suisse, l'Italie, la Hongrie, et arriva jusqu'aux confins de la Turquie. C'était un esprit original et aventureux. Son idéal était le grand Frédéric, qu'il imitait dans la mesure où ses ressources le lui permettaient. Il imposa à ses sujets le service militaire obligatoire, et sa petite armée se dis-

tingua dans la guerre de Sept ans. Il commanda même une expédition chargée de défendre le Portugal contre une invasion espagnole. Il bâtit une forteresse au milieu d'un lac, et il y installa une école de cadets. Si toute l'Allemagne, pensait-il, était couverte d'un réseau de forteresses de ce genre, elle serait inattaquable. Il va sans dire que son Weissenstein n'a jamais couru aucun danger.

Le comte Wilhelm avait alors quarante-sept ans, c'est-à-dire vingt ans de plus que Herder. Caroline Flachsland le décrit comme un homme grand et maigre, plein du sentiment de sa dignité, avec une expression de figure intelligente et sévère, ressemblant plus à un cavalier espagnol qu'à un prince allemand, une sorte de Don Quichotte, ajoute-t-elle, avec plus de noblesse. C'est aussi à l'instar de Frédéric II qu'il voulut avoir des savants à sa cour. Il appela d'abord le moraliste Thomas Abbt, un esprit généreux, épris d'antiquité, auteur de deux traités, *De la Mort pour la patrie* et *Du*

*Mérite*<sup>1</sup>. Abbt mourut à trente-huit ans; Herder fit son éloge, et parut ainsi, aux yeux du comte Wilhelm, tout désigné pour lui succéder. Le comte se confirma dans son opinion, quand le mémoire de Herder sur l'Origine du langage eut été couronné par l'Académie de Berlin. Au reste, ce qu'il cherchait, c'était moins un ecclésiastique, chargé de moraliser ses sujets, qu'un compagnon de ses loisirs, avec qui il pût s'entretenir de littérature, d'art et de philosophie. Quant aux détails de la fonction pastorale, il les abandonnait volontiers à des subalternes. Lui-même avait des goûts distingués : il aimait la musique, il achetait des tableaux, il dessinait. Il savait le français, l'anglais, l'italien; il s'exerçait même à faire des vers français; c'était l'allemand qu'il connaissait le moins bien. Il avait complété son instruction classique par des études personnelles; les historiens latins étaient une de ses lectures favorites.

1. *Vom Tode fürs Vaterland*; Berlin, 1761. — *Vom Verdienste*; Berlin, 1765. — Traduction française de Du Bois, Berlin et la Haye, 1780.

La vie de Herder se bornait à ses relations avec la cour, et spécialement à ses conversations avec un homme qui n'aimait pas à être contredit. Le comte, à part son humeur despotique, lui témoignait la plus grande considération ; il disait même ne pas comprendre qu'on lui laissât si longtemps un savant aussi distingué, qui semblait plutôt fait pour occuper une chaire dans une grande université. La ville offrait peu de ressources ; la bourgeoisie était honnête et ignorante ; les fonctionnaires civils et militaires se renfermaient dans leurs occupations journalières. Herder se dédommageait par des promenades à pied ou à cheval, dont il donnait parfois à Caroline Flachsland des peintures romantiques. Il aurait bien voulu relever les écoles populaires, créer même des écoles normales ; mais les fonds manquaient ; le Weissenstein absorbait tous les revenus du comté. Au mois de juin, il écrivait à Caroline : « Les gens de la ville me tiennent pour un grand savant, parce qu'ils me voient parcourir la

forêt dès quatre heures du matin ; pour le premier des courtisans, parce que je fais à peu près tout ce que je veux, et pour l'homme le plus célèbre, parce que j'ai reçu un prix de l'Académie. Ce qui manque, hélas ! c'est la société, quelque chose pour la pensée et le sentiment. » Et ailleurs : « Mon existence est celle d'un colimaçon. »

Cependant une lettre qu'il reçut, d'une manière inattendue, le premier janvier suivant, pouvait lui montrer qu'il ne tenait qu'à lui de sortir de son isolement. Elle venait de la comtesse Marie, qui lui offrait ses vœux, en lui envoyant le portrait du comte Wilhelm. « Peut-être désirez-vous savoir, disait-elle, si vos enseignements portent des fruits. Considérez seulement que les vérités que vous annoncez sont de celles qui persuadent par elles-mêmes, et qui touchent de plus en plus à mesure qu'on y réfléchit. Je suis sûre que, depuis le peu de temps que vous êtes parmi nous, vous avez déjà amené beaucoup d'âmes à se sonder et à



s'améliorer : si personne ne vous l'a encore dit, je ne veux pas tarder davantage à vous le dire, car mon âme est de celles-là et vous reconnaît pour son guide. Quand j'assiste à vos instructions, ce n'est pas pour louer ou pour blâmer, mais pour en faire mon profit et pour m'élever à un culte raisonnable. Vos discours, pendant les dernières fêtes, ont produit sur moi un effet salutaire, m'ont émue et réconfortée de telle sorte, que j'en garderai le souvenir toute ma vie, et je souhaite que, par la grâce de Dieu, toute ma conduite s'en ressente. Si vous aviez pu savoir comme mon âme a souvent erré à l'aventure, je croirais que dans certains cas vous parliez pour moi seule... J'espère que vous recevrez cette feuille avec la bienveillance d'un maître, et comme je ne désire rien tant que de marcher d'un pas ferme dans le chemin de la vertu et de la piété, je ferai en sorte d'assister le plus souvent possible à vos leçons publiques ; elles m'ont déjà éclairée sur bien des points ; elles m'ont procuré ce qui m'a man-

qué jusqu'ici, au milieu des incertitudes où je me perdais. Ma propre réflexion a besoin d'être soutenue. Je m'adresserai donc à vous, s'il se présente encore des cas où mes lumières ne suffisent pas. Vous ne me refuserez pas vos conseils, et vous m'aidez à rattraper le temps perdu, pour les années qui me restent peut-être encore à vivre... »

Il avait donc eu près de lui, pendant huit mois, sans s'en douter, une âme d'élite, qui cherchait un appui, qui le cherchait peut-être depuis longtemps, qui croyait enfin l'avoir trouvé, et qui n'attendait que le moment de pouvoir se déclarer. Cette première lettre fut suivie d'une correspondance, dont nous ne possédons malheureusement qu'une partie. La comtesse détruisit, pendant sa dernière maladie, les lettres qu'elle avait reçues de Herder; elle voulut même qu'on fit disparaître également celles qu'elle lui avait écrites, craignant, disait-elle, que les inquiétudes et les scrupules qui l'avaient agitée ne devinssent un danger pour

d'autres. « Mais, dit Caroline Flachsland, Herder n'a jamais pu se résoudre à ce sacrifice, et je ne le puis pas davantage. » Si nous avions la correspondance entière, nous pourrions nous faire une idée de ce qu'était Herder comme directeur de conscience. Il est vrai que la comtesse Marie rejette bien loin ce mot de directeur, qui a pour elle quelque chose de trop imposant et peut-être un sens trop théologique. Ce qu'elle veut, c'est une sorte de compagnon de sa vie, qui se tient à ses côtés, partage ses ennuis, les prévient au besoin, et en souffre presque autant qu'elle. « Que Dieu bénisse et récompense, écrit-elle, non le *directeur de conscience*<sup>1</sup>, que je ne cherche pas et dont je ne veux pas, — mon cœur se refuse à vous donner un nom aussi odieux, — mais l'ami qu'il a placé à côté de moi pour me tendre la main sur cette mer, au moment où je m'enfonçais sous les flots... »

Marie-Éléonore avait à peu près le même

1. Ces mots sont en français dans le texte.

âge que Herder. Un profil fin, des traits délicats, une expression de douceur et de résignation répandue sur sa physionomie, lui donnaient l'air d'une madone : la comparaison est de Herder. Ayant perdu sa mère dès l'enfance, elle avait passé sa jeunesse chez une sœur aînée, mariée en Silésie. Là elle était tombée sous l'influence d'un groupe piétiste, qui avait faussé sa nature. Le piétisme avait exercé longtemps une action salutaire sur le protestantisme allemand, en s'élevant d'un côté contre un rationalisme sans poésie, et de l'autre contre une orthodoxie étroite ; mais il avait fini par tomber à son tour dans un formalisme sentimental, qui n'était pas exempt d'affectation. Il ne suffisait plus d'être croyant, il fallait être *converti*, avoir ressenti à un certain moment l'effet de la grâce régénératrice, qui arrachait brusquement l'âme à la corruption du péché, pour l'élever à la vie sainte. Or Marie-Éléonore marchait dans l'innocence de son cœur, sans éprouver le besoin d'un bouleversement moral. Elle écrit

un jour à Herder : « Comme il ne me suffit pas que l'on me considère çà et là comme bonne, mais que je veux l'être en réalité, devant Dieu et devant ma conscience, ne désirant agir que d'après ma conviction, vous pouvez vous représenter l'inquiétude que j'éprouvais, lorsque, par suite d'opinions évidemment sincères, on me demandait et m'obligeait à me demander à moi-même si je pouvais dire quelle avait été exactement pour moi *l'heure de l'anxiété et de la joie*; et comme je ne pouvais donner aucune réponse précise, il ne me restait que le sentiment de ma profonde indignité. Vous comprendrez par là combien vos instructions ont été importantes et consolantes pour moi... » Herder la calma, la rassura, remit l'équilibre dans son âme troublée. Elle fut assidue à ses sermons, même à ses leçons de catéchisme. En chaire, il parlait surtout pour elle. Quand elle était absente ou retenue par la maladie, il fallait qu'il lui écrivît ses sermons : c'était sa lecture en voyage.

L'amitié de la comtesse Marie fit oublier à Herder ce que le séjour de Buckebourg avait de monotone; ce fut elle aussi qui facilita son mariage. Depuis deux ans, Herder et Caroline Flachsland se tourmentaient l'un l'autre, chacun des deux se disant indigne de l'autre, aucun ne voulant associer l'autre à sa mauvaise fortune. Une fois déjà, Caroline avait menacé de rompre leur correspondance. Au mois de juin 1772, elle écrivit à Herder une longue lettre, qui semblait aboutir à la même conclusion. « Il me serait impossible, disait-elle, de donner mon cœur à un autre : j'aimerais mieux mourir. Ce qui m'arrête, c'est que je suis une pauvre fille, ayant à peine de quoi m'acheter une robe, sans parler des autres mérites qui me manquent. J'aurais dû vous dire cela depuis longtemps, vous dire que je ne puis vous rendre heureux comme vous méritez de l'être et comme le monde vous en offre tous les moyens. » Herder fut touché; il prit enfin une résolution, et les fiançailles

furent déclarées, quoique le mariage fût remis au printemps suivant. Caroline raconte la suite dans ses *Souvenirs* : « Le 2 mai 1773 fut le jour de notre mariage. Un vénérable ecclésiastique nous unit, en présence de mes parents. C'était le soir, par un beau crépuscule, signe de la bénédiction divine. L'amour de mes frères et sœurs et un printemps radieux embellissaient la fête. Il nous semblait que la voix de Dieu même confirmait notre union... Nous entrâmes en ménage avec quelques dettes, mais avec une joyeuse confiance en Dieu... Nous nous hâtâmes de gagner notre tranquille et heureuse chaumière de Buckebourg. De nobles amis contribuèrent à notre bonheur. Les deux ans et demi que nous vécûmes là furent pour nous un paradis ; ce fut l'âge d'or de notre vie conjugale. »

La « chaumière » qui les abrita était, en réalité, une grande maison, le logis le plus commode qu'on pût trouver à Buckebourg. « Une nouvelle existence, dit Caroline, com-

mença pour Herder. Il était dans une disposition d'esprit sérieuse et calme; il se sentait déchargé du souci de la vie matérielle; enfin il avait près de lui un être qui se donnait entièrement à lui. » Elle aurait pu ajouter : « et qui fut quelquefois sa collaboratrice ». Il termina, dans l'été de 1774, deux ouvrages qui occupaient depuis longtemps sa pensée : *Encore une Philosophie de l'histoire* et *Le plus ancien document de l'histoire du genre humain*.

Herder invoque souvent, dans ses premiers écrits, le nom et l'exemple de Montesquieu; il voulait faire l'Esprit des nations, comme Montesquieu avait fait *l'Esprit des lois*. Il lui manquait pour cela la fermeté et l'impartialité du jugement. Sa *Philosophie de l'histoire*<sup>1</sup> est, en réalité, un ouvrage de polémique, qui prend même par endroits le ton du pamphlet. Le sous-titre, *Contribution à beaucoup de contributions du siècle*, est, dans l'intention de l'au-

1. *Auch eine Philosophie der Geschichte zur Bildung der Menschheit. Beitrag zu vielen Beiträgen des Jahrhunderts, 1774.*



teur, le titre principal. Les contributions qu'il s'agissait de remplacer, de dépasser, étaient celles de Bossuet, de Voltaire, de Robertson, de Hume ; il s'agissait surtout de voir ce qui avait échappé au « regard de taupe du siècle des lumières ». Or l'inconvénient ordinaire de la polémique est d'opposer un système à un système, et Herder n'a pas évité cet écueil. Il déclare bien, et avec raison, que chaque époque de l'histoire doit être jugée en elle-même, et jamais au point de vue d'une autre époque ; mais il a lui-même ses époques préférées, les époques primitives, les origines, et, à force de s'y intéresser, il les embellit dans son imagination. Il affirme d'abord que toutes les races humaines sont issues d'un seul couple. Ensuite il passe à l'âge patriarcal, « l'âge d'or de l'humanité ». La loi qui le régit, c'est le despotisme, un despotisme paternel, nécessaire. C'est par l'obéissance, dit-il, et non par la liberté qu'on élève l'enfant : il n'en n'est pas autrement de l'enfance de l'humanité. Il a

fallu aussi que la vie des patriarches fût plus longue, afin que les générations successives eussent le temps de se grouper autour d'eux, et que les premières sociétés pussent se constituer. Dans la suite des anciens États, Herder admet un enchaînement régulier, une coopération plus ou moins consciente. La civilisation passe des bords de l'Euphrate aux bords du Nil, et de là, par l'intermédiaire des Phéniciens, aux empires méditerranéens. Chaque État correspond à une étape de la vie humaine : l'Orient, c'est l'enfance; l'Égypte, un « garçon de sept ans »; la Phénicie, un adolescent; la Grèce, c'est la jeunesse, et Rome l'âge viril. Il resterait pour nous la vieillesse décrépite, si l'invasion germanique n'avait infusé aux populations de l'Europe un sang nouveau. Pour les temps modernes, la grande époque, aux yeux de Herder, c'est le moyen âge, époque de mouvement, d'enthousiasme, d'action féconde. « Je ne veux pas défendre, dit-il, les continuels déplacements de peuples, les luttes féodales,

les armées de moines, les croisades et les pèlerinages ; je veux seulement les expliquer, montrer qu'il y avait là un souffle de l'esprit, une fermentation des forces humaines, une profonde régénération de l'espèce. Le Destin, si je puis employer cette métaphore hardie, remontait l'horloge du temps, avec un grand fracas de toutes les roues. » A partir de la Renaissance, un mot lui suffit pour caractériser tout le mouvement philosophique et littéraire : tout est mécanique (*mechanisch*), dit-il, c'est-à-dire artificiel et sans influence sur la vie. Vers la fin, le ton devient de plus en plus déclamatoire, et la pensée tourne dans un cercle d'invectives contre le « siècle des lumières ». On voit d'abord ce que toute cette construction historique a de fragile ; mais le livre eut de l'influence : ce fut la première de ces apologies du moyen âge, un des thèmes favoris du romantisme.

La *Philosophie de l'histoire* parut, sans nom d'auteur et sans lieu d'origine, en 1774.

Herder avait écrit à l'éditeur Hartknoch : « Sur-tout, que mon nom ne paraisse pas ! mentez, dissimulez, imaginez un nom quelconque, que vous prendrez en Livonie, en Russie, dans le pays des Samogitiens, ou ailleurs. » Mais le mystère ne trompait plus personne ; on savait que c'était une habitude prise chez Herder de garder l'anonyme, tout en distribuant son livre à tous ses amis. Quelques mois auparavant avaient paru, sous le même voile transparent, les trois premières parties du *Plus ancien document de l'histoire du genre humain*<sup>1</sup> ; la quatrième partie ne s'y ajouta qu'en 1776. La première partie avait pour titre : *Une écriture sainte dévoilée après des siècles*<sup>2</sup> ; elle était précédée d'une préface, qui ressemblait à une déclaration de guerre contre toute la science théologique du temps : « Celui qui s'est imaginé qu'on avait compris jusqu'ici la Bible, qu'on avait même fait plus que de la com-

1. *Ælteste Urkunde des Menschengeschlechts* ; Riga, 1774.

2. *Eine nach Jahrhunderten enthüllte heilige Schrift.*

prendre, qu'il lise ce livre ! Il n'y est question que du premier chapitre du premier livre de Moïse : ce n'est qu'un début, mais on peut deviner ce qui vient après. Si au seuil même du temple on a si lourdement trébuché, si l'entrée était couverte d'un rideau que personne n'a encore songé à tirer, qu'on se figure ce que recèle le sanctuaire ! » Le rideau tiré, Herder apparaît avec son explication nouvelle, devant laquelle doivent disparaître toutes les hypothèses physiques ou métaphysiques de ses devanciers. C'est dans le spectacle de la nature, tel qu'il s'offre chaque matin à nos regards, qu'il faut chercher, selon lui, la clef du récit de la Genèse. « Viens, jeune homme, s'écrie-t-il, sors de ta demeure, transporte-toi dans une vaste plaine, et regarde ! La plus ancienne manifestation de la nature t'apparaît ici comme un fait réel. » Il fait voir alors la terre et le ciel sortant d'abord du sein de la nuit, comme d'un chaos ; l'aube, c'est-à-dire la lumière, précède le soleil, comme dans le récit biblique ;

ensuite les plantes, les animaux, l'homme, se montrent successivement, chacun à sa place et avec sa fonction dans l'harmonie de l'ensemble. L'explication était ingénieuse, mais ce n'était au fond qu'une comparaison poétique; Herder l'annonça pompeusement comme une découverte scientifique. Il pensa même que le récit de la Genèse devait être beaucoup plus ancien que Moïse. « Dieu seul, disait-il, peut parler ainsi. » Il supposa que Moïse s'était inspiré d'une vieille tradition égyptienne; il réussit même, en disposant d'une certaine façon les noms désignant l'œuvre des sept jours, à leur donner la forme d'un hiéroglyphe. Ce jeu puéril contrastait avec le ton péremptoire des conclusions. Le livre était à peine composé, écrit au courant de la plume, et dans le plus mauvais style déclamatoire de la jeunesse de Herder. Kant disait qu'il le lirait quand on le lui aurait traduit en bonne et simple prose.

Autant Herder était hésitant, et presque fataliste, dans la conduite de sa vie, autant il

était tranchant dans ses opinions et quelquefois blessant dans la polémique. Il y avait dans son dogmatisme quelque chose de l'intransigeance du prêtre ; et pourtant l'obstination avec laquelle il maintenait le caractère anonyme de ses écrits semblait trahir l'intention formelle de mettre une barrière entre son rôle d'écrivain et sa fonction ecclésiastique : c'était une des nombreuses contradictions de sa nature « ondoyante et diverse ». Il publia encore, dans cette même année 1774, ses *Quinze feuilles provinciales adressées aux prédicateurs*<sup>1</sup>. Elles étaient dirigées contre Spalding, pasteur principal de l'église Saint-Nicolas de Berlin, un théologien estimable, un modèle de douceur et de tolérance, dont Herder lui-même avait précédemment recommandé les écrits à la comtesse Marie. Spalding avait écrit un livre intitulé *De l'utilité de la fonction pastorale*. Cette utilité consistait, selon lui, à moraliser

1. *An Prediger. Fünfzehn Provinzialblätter* ; Leipzig, 1774.

le peuple et à fournir ainsi un appui au gouvernement civil ; le prédicateur était « un précepteur de sagesse et de vertu ». Herder pensait qu'un tel idéal pouvait bien convenir à la Prusse rationaliste ou athée de Frédéric II, mais non à un État vraiment chrétien. Déjà le titre du livre lui déplaisait ; ce n'était pas *l'utilité*, mais *la dignité* du sacerdoce qu'il fallait dire, et, pour maintenir cette dignité, il fallait prendre modèle sur les apôtres et les prophètes, ou du moins, si l'on ne voulait pas remonter si haut, continuer l'œuvre des réformateurs. « Où est l'homme fort (*der Kraftmann*) ? s'écrie Herder. Où est le nouveau Luther, avec sa naïve ignorance, avec sa tête et son cœur, et avec sa plume ? » Il ne dit pas le fond de sa pensée. Caroline Flachsland l'exprime pour lui dans une lettre. « C'est toi, écrit-elle le 20 décembre 1772, c'est toi qui es Luther ; je me le suis toujours dit, et je suis heureuse de voir que tu le sens, quoique tu ne veuilles pas en convenir. » L'ouvrage n'était, au reste,



qu'une fougueuse improvisation. Herder fut étonné lui-même, en se relisant après l'impression, des foudres qu'il avait lancées ; il écrivit une lettre d'excuses à Spalding, qui ne lui garda pas rancune.

Les cinq ans et demi que Herder passa à Buckebourg furent, en somme, un temps d'activité inquiète et hâtive. Tout ce qui apparaissait à l'horizon littéraire lui devenait un stimulant ou une surprise. L'Académie de Berlin ayant mis au concours, en 1773, cette question : *Quelles sont les causes de la décadence du goût chez les différents peuples ?* il envoya une dissertation d'une centaine de pages, qui fut couronnée. Ayant lu, l'année suivante, la traduction française du Zend-Avesta par Anquetil du Perron, il écrivit ses *Commentaires sur le Nouveau Testament*<sup>1</sup>, une suite de rapprochements, en partie très arbitraires, entre les Evangiles et la tradition chaldéenne ; il ne

1. *Erläuterungen zum Neuen Testament aus einer neueröffneten Morgenländischen Quelle*; Riga, 1775.

manquait pas, en passant, de réfuter les explications données par les théologiens orthodoxes, ou rationalistes, ou mystiques, ou même par les philosophes. Dans une autre disposition d'esprit, il prononça, de 1773 à 1775, une suite d'homélies sur la vie de Jésus ; l'esquisse en a été conservée, et quelques-unes sont intéressantes par la simplicité cordiale du ton. Caroline remarque que c'était un spectacle touchant de voir les jeunes paysans d'un village voisin venir, avec leur Bible sous le bras, entendre la parole du pasteur.

Pour un tel besoin d'activité, la principauté de Schaumbourg-Lippe était un bien petit théâtre, et Herder s'y était toujours senti à l'étroit. Depuis des années, le philologue Heyne cherchait à l'attirer à Gœttingue. Enfin, dans l'automne de 1775, une chaire étant devenue vacante, ses amis l'engagèrent à poser sa candidature. Gœttingue faisait partie du royaume de Hanovre, qui était alors une annexe de l'Angleterre. C'était le ministère du

Hanovre qui proposait, et le roi d'Angleterre qui nommait. Herder fut provisoirement agréé, mais il fallait d'abord qu'il passât devant un *collegium theologicum*, pour obtenir le grade de docteur et donner en même temps des garanties d'orthodoxie. Herder hésitait; il était déjà sur le point de refuser, lorsqu'il fut tiré de peine par une lettre de Goëthe, qu'il reçut le 12 décembre: « Cher frère, le duc de Weimar a besoin d'un inspecteur ecclésiastique. Si tu avais renoncé à ton projet sur Gœttingue, il y aurait quelque chose à faire ici. Écris-moi un mot... Quant à moi, je me sens bien ici, de toutes les manières... » La première idée était venue de Wieland; Goëthe s'en empara, et la mit à exécution avec son ardeur accoutumée. L'inspecteur ecclésiastique était en même temps prédicateur de l'église principale. Or, pour cette dernière fonction, le Conseil de la ville avait un droit de présentation. Le Conseil, soutenu par le clergé, demanda donc que le candidat vînt faire « un sermon d'essai ». Goëthe trouva

cette exigence humiliante. Le duc Charles-Auguste passa outre; il nomma son inspecteur, en l'invitant à prendre possession de son poste le plus tôt possible, et le Conseil s'inclina. Goethe envoya à Herder le plan de la maison qu'il avait fait arranger pour lui, et toutes les difficultés furent levées. Le 15 septembre, Herder fit son sermon d'adieu à ses ouailles de Buckebourg, et, à la fin du mois, il partit, emmenant sa femme et ses deux jeunes enfants. Le plus cher lien qui l'avait attaché à ce lieu venait de se rompre; la comtesse Marie était morte le 16 juin; le comte Wilhelm la suivit le 10 septembre de l'année suivante.



## VIII

### WEIMAR

**W**IELAND fut le premier en date des hôtes illustres de Weimar. Il était professeur à l'université d'Erfurt, quand la régente Anne-Amélie le chargea, en 1772, de parfaire l'éducation de son fils Charles-Auguste, alors âgé de quatorze ans. Anne-Amélie jouait de malheur avec les précepteurs de son fils. Elle le confia d'abord au comte de Gœrtz, qui fut plus préoccupé de s'insinuer dans les bonnes grâces de son élève que de le corriger et de l'instruire. Ce qui attira l'attention de la régente sur Wieland, ce fut le *Miroir d'or*, qu'il venait de publier<sup>1</sup>.

1. *Der goldne Spiegel, oder die Könige von Scheschian*, Leipzig, 1772.

C'était, sous forme de roman, un traité des devoirs d'un souverain d'après les principes du dix-huitième siècle. Mais Wieland montra par son exemple qu'en pédagogie les plus belles théories ne valent que par l'application. Un an après, la régente Amélie écrivait à son ministre Fritsch, en français, avec sa plume facile et incorrecte : « Wieland est un homme qui a le cœur sensible et honnête, beaucoup de vanité et d'amour-propre. Je reconnais trop tard qu'il n'est pas fait pour le poste où il se trouve. Il est trop enthousiaste auprès *les* jeunes gens, trop faible pour leur tenir tête, et trop imprudent. Quand il a ses vivacités, alors son cœur est sur ses lèvres. S'il manque, c'est plutôt par faiblesse que par mauvaise volonté. Autant qu'il a fait voir par ses écrits qu'il connaît le cœur humain en général, aussi peu connaît-il le détail du cœur humain et les individus. Il écoute trop les flatteurs et s'abandonne à eux. *Par là* la grande amitié qui *consiste* entre lui et le comte Gøertz, qui le flatte on ne peut pas

plus. Wieland, à son tour, flatte le comte, et ses deux flattent mon fils... » Il faut croire, cependant, que les enseignements de Wieland ne furent pas sans efficacité sur l'esprit du jeune Charles-Auguste. Le comte de Gœrtz, après avoir été relevé de ses fonctions, devint officier prussien; Wieland resta l'ami de la famille ducale.

Charles-Auguste fut déclaré majeur le 3 septembre 1775. Un mois après, il épousa la princesse Louise de Hesse-Darmstadt. En passant par Francfort, il fit la connaissance de Gœthe, et il l'invita à se joindre à sa suite. Il ne s'agissait encore que d'une visite. Au moment où Gœthe, à son tour, appelait Herder à Weimar, il n'était pas sûr d'y rester lui-même. Déjà, cependant, l'idée de constituer un groupe littéraire dans la petite ville ducale semblait lui être venue. « Il y a tant de misérables dans le monde, dit-il dans une de ses lettres à Herder, qu'il faut absolument que les bons esprits se tiennent. »

Herder arriva à Weimar le 1<sup>er</sup> octobre 1776, et, dans ses premières lettres, il n'est question que de l'empressement avec lequel tout le monde vient au-devant de lui. Le duc Charles-Auguste et Goëthe sont à la chasse; mais Wieland, « le meilleur homme du monde », est là pour le recevoir. Le lendemain, il fait connaissance avec la cour. Il n'était bruit, dans toute l'Allemagne, que de la vie désordonnée qu'on y menait. Pure calomnie, écrit Herder; le duc est un bon et franc jeune homme, qui n'a que de hautes pensées; Goëthe a gagné en noblesse; la duchesse Louise est un ange : Herder emploie volontiers cette expression en parlant des femmes. Sa propre situation se présente à lui sous les meilleurs auspices. « Me voilà donc à Weimar, écrit-il à Lavater quinze jours après son arrivée. Je ne suis pas un simple pasteur, comme on pourrait le croire, mais premier prédicateur de la cour, membre du Conseil presbytéral et du Consistoire supérieur, inspecteur ecclésiastique, *Pastor prima-*



*rius*, sans parler de mes autres titres. J'espère, avec le temps, me trouver bien dans ma nouvelle situation, renoncer, avec l'aide de Dieu, au métier d'auteur, agir directement sur l'homme vivant, bref, travailler bravement et m'évertuer en tous sens. » C'étaient de belles résolutions, les espérances dorées d'un début ; elles ne tinrent pas contre la force des choses et contre le propre caractère de Herder.

Bientôt le ton des lettres change. Il s'aperçoit que ces fonctions dont il s'est chargé allégrement, et qui flattaient son amour-propre, ne sont pas des sinécures ; elles entraînent des obligations, dont la répétition journalière le gêne, le fatigue, absorbe tous ses loisirs. Ne plus lire, ne plus écrire, ce plaisir qui le charmait par sa nouveauté, devient une privation. Il faut siéger dans les conseils, visiter les écoles, faire des tournées dans les villages, donner des instructions, vérifier des comptes. « Je roule, nouveau Sisyphe, mon rocher pastoral, » écrit-il à Hamann. Il avait cent cin-

quante pasteurs ou vicaires à gouverner ; il devait redresser l'ignorance des uns, le fanatisme des autres, ou subvenir à leur pauvreté. Un projet qui l'occupa pendant des années fut la création d'une école normale. Les instituteurs de village, d'après un renseignement que nous donne Caroline Herder, étaient ou des soldats réformés, ou d'anciens domestiques, ou des commerçants ruinés ; ils gagnaient, selon les ressources de chaque localité, de vingt-cinq à cinquante thalers par an ; ils vivaient sur leur terre, comme des paysans. Herder lui-même touchait un traitement de douze cents thalers, qui passait alors pour considérable, et qui s'augmenta dans la suite. Mais il était peu économe, et Caroline ne l'était pas davantage. Il faisait de fréquents appels à son premier éditeur, le libraire Hartknoch. « Si seulement le ciel me faisait franchir deux années ! » lui écrivait-il trois mois après son arrivée à Weimar. Les deux années s'écoulèrent, sans le tirer d'embaras.

Les soucis de la vie matérielle n'ont jamais fort troublé Herder. Ses plus grands ennuis lui venaient de la cour, dont il était un des principaux fonctionnaires. L'esprit de la cour de Weimar était celui de toute l'aristocratie allemande du temps. On était voltairien avec affectation. Selon l'habitude des disciples, on renchérissait sur le maître, qu'on ne comprenait qu'à demi. Caroline Herder dit dans ses *Souvenirs* : « C'était alors une mode chez beaucoup de gens, à Weimar aussi bien qu'ailleurs, de parler avec dédain de tout ce qui concernait l'Église et l'École. L'éducation morale et scientifique était regardée comme contraire à la raison et à la nature : c'était un sujet de déclamations et de plaisanteries. On ne prisait que le développement physique. On ne manquait aucune occasion de ridiculiser l'état ecclésiastique. On mettait en parallèle le chétif pasteur de campagne avec le soldat, le chasseur, vigoureux enfants de la nature. Et quelle triste figure faisait le paisible prédicateur,

confiné dans son cabinet d'étude ! Des gens qui avaient d'ailleurs la plus grande estime pour Herder, voulaient le gagner à leurs idées, et faisaient pour cela des tentatives plus ou moins discrètes. Ce fut en vain ; il resta fidèle à sa vocation, à ses principes sur la morale, la religion, la science, et sur les moyens de les propager par l'éducation<sup>1</sup>. »

Le duc Charles-Auguste était de la religion de Frédéric II ; il était, comme le roi de Prusse, plus voltairien que Voltaire. Ne trouvait-il pas que la représentation de *la Pucelle d'Orléans* de Schiller était impossible dans un théâtre où le poème de Voltaire était présent à toutes les mémoires ? Il n'assistait guère au culte qu'à l'occasion d'un baptême, d'une première communion, d'un décès. Un autre prince, très ami de Herder, Auguste de Saxe-Gotha, frère du

1. Tel est du moins le texte imprimé. Dans un chapitre des *Erinnerungen*, qui a été publié par Bernhard Suphan, Charles-Auguste et Goethe sont particulièrement cités comme les partisans de cette philosophie. Voir les *Preussische Jahrbücher*, tome XLIII, année 1879, page 411.

duc régnant, était dans les mêmes sentiments. C'était un homme aimable, très lettré et très sceptique, absolument modelé sur le type d'un courtisan de Versailles. Il tenait la société de Weimar au courant des nouvelles de Paris ; c'est par lui que Herder eut connaissance du manuscrit de *Jacques le Fataliste*, de Diderot, qui passa ensuite aux mains de Wieland et de Gœthe.

La cour, avec ses fonctionnaires, conseillers, chambellans ou écuyers, ses gouvernantes et ses dames d'honneur, ses hommes de lettres et ses hôtes de passage, se partageait en deux groupes. Les jeunes cavaliers, ceux que Caroline Herder appelle les *Junker*, et quelques dames, suivaient les divertissements, parfois bruyants, que leur offrait le souverain. Quelques fonctionnaires, qui dataient encore du temps de la duchesse douairière Amélie, et pour qui le salut de l'État dépendait du maintien des vieilles traditions aristocratiques, se tenaient à part, dans une position non pas hostile, mais en

quelque sorte neutre. A ce groupe appartenait Wieland, qui ne demandait rien que des loisirs tranquilles. Herder s'y joignit bientôt ; il offrait aux mécontents, selon l'expression de Caroline, « une barrière morale » contre des débordements auxquels ils ne voulaient pas s'associer. De même que le duc Charles-Auguste était le meneur du parti jeune et remuant, de même les opposants plus ou moins déclarés se rattachaient de préférence à la duchesse Louise.

Celle-ci avait connu dans sa jeunesse Klopstock et Lavater, dont l'influence fut décisive sur son esprit. Deux traits marquent son caractère : une piété profonde avec une légère teinte de mysticisme, et un sentiment excessif de sa prérogative nobiliaire. Arrivée à Weimar en 1775, à l'âge de dix-huit ans, elle fut bientôt froissée par les mœurs soldatesques de son mari, et la séparation fut complète entre les deux époux, quand Charles-Auguste se fut mis sous la dépendance de Caroline Jagemann, la principale actrice du théâtre, dont il fit une

baronne de Heygendorff. Herder devint le professeur et le confident de la duchesse Louise. Il lui donna des leçons de latin : il la trouvait « avide d'esprit romain ». Elle avait, en effet, même dans sa jeunesse, quelque chose d'une matrone, une noblesse qui n'était pas sans raideur, une certaine condescendance voulue, une douceur d'héroïsme. Elle était assidue aux sermons de Herder, et l'on remarquait le dimanche matin sa calèche attelée de deux chevaux isabelle arrêtée devant la *Stadtkirche*. Elle fut la marraine du troisième fils de Herder. Une seule fois, elle se trouva en léger dissentiment avec lui : c'est le jour où, après avoir conféré le baptême au prince Bernard, il félicita l'enfant d'être né à une époque où il ne suffisait pas d'être grand par la naissance, mais où il fallait justifier son rang par les qualités de l'intelligence et du cœur. Une statuette de Minerve en marbre noir, un des rares ornements du cabinet de travail de Herder, était un don de la duchesse et le signe de sa présence auprès de lui. Elle était

la providence du presbytère, d'où elle éloignait parfois la gêne. Le 10 mars 1788, Herder reçut par la poste un paquet contenant deux mille florins, avec une lettre ainsi conçue : « Ne refusez pas ce faible tribut d'une vénération profonde, et ne m'ôtez pas la satisfaction d'avoir pu contribuer en quelque manière au bonheur et à la tranquillité d'un grand homme. Oubliez l'inconnu qui écrit ce mot et dont vous ne saurez jamais le nom, et gardez le secret de cet envoi, comme je le garde. » On chercha longtemps le nom du donateur inconnu ; on ne le connaît que depuis une dizaine d'années : c'était la duchesse Louise<sup>1</sup>.

1. Voir Éléonore de Bojanowski, *Luise Grossherzogin von Sachsen* ; Stuttgart, 1903.





## HERDER CONFESSEUR

**H**ERDER avait dans sa personne un mélange de grâce et de dignité qui attirait les femmes. Il faut dire aussi que, dans cette cour de Weimar à peine dégrossie, si l'on mettait à part les grands écrivains et quelques fonctionnaires, les sentiments délicats étaient le privilège à peu près exclusif des femmes. Celles qui ne trouvaient pas dans leur entourage immédiat une existence à leur goût, recouraient naturellement à l'homme que sa fonction leur désignait déjà comme un conseil et un appui. Herder devint le refuge des mal mariées.

Lui, de son côté, ne résistait pas à l'attrait

d'une « belle âme », et l'Éternel féminin a toujours exercé sur lui un grand empire. La liste de celles qui se confièrent à lui serait longue, s'il fallait les citer toutes. Quelques-unes ont particulièrement attiré les regards des contemporains.

Émilie de Berlepsch, la femme d'un magistrat hanovrien, était une nature inquiète et remuante, cherchant de tous côtés un apaisement pour son cœur malade, un aliment pour ses désirs non satisfaits. Elle appelle Herder son ange gardien, son bon génie. Pour peu qu'il tarde à lui répondre, elle se plaint d'être méconnue de lui, comme elle est méconnue de tout le monde. Ses poésies, dont les sujets sont empruntés pour la plupart à l'âge « où l'innocence régnait encore sur la terre », sont des déclamations vides. Mais elle lisait bien les poésies des autres, et son talent d'interprète la faisait apprécier dans le cercle de la duchesse Amélie à Tiefurt. Herder loue les traductions d'Ossian qu'elle fit pendant un voyage en

Écosse. Elle divorça, se remaria, et paraît avoir trouvé enfin le bonheur, le jour où elle prit pour règle « l'antique Sophrosyne », une sage modération. Dans ses dernières lettres, elle remercie Herder de lui avoir pardonné ses anciennes folies et de l'avoir défendue contre les méchants propos du monde.

Vis-à-vis d'Émilie de Berlepsch, et malgré quelques élans passionnés de celle-ci, Herder ne sortit pas de son rôle de confident. On peut en dire autant de ses rapports avec la baronne de Frankenberg et avec la comtesse de Diede. La première, « un pauvre ange, douce et aimable comme un enfant », habitait Gotha, et venait souvent à Weimar. Caroline Herder, parlant d'elle à son mari, écrit un jour, non sans un grain de jalousie : « Cette femme ne peut vivre sans toi ; sois pour elle ce que tu peux être. » La comtesse de Diede était ce qu'on appelait alors une belle âme, avec une certaine tenue aristocratique ; elle était excellente musicienne, « sainte Cécile en personne : tout un

concert descendait sur son instrument, quand elle jouait ».

La Bruyère se demandait un jour « si l'amitié pouvait subsister entre des gens de différents sexes », et il concluait « que cette liaison n'était ni passion ni amitié pure, mais qu'elle faisait une classe à part ». C'est à cette classe qu'appartient le sentiment que Herder éprouva pour Sophie de Schardt, un sentiment qui toutefois était encore plus près de l'amour que de l'amitié. Pour connaître Sophie de Schardt, il ne suffit pas de consulter Herder, qui ne parle jamais d'elle que dans des termes hyperboliques, empruntés au plus mauvais style sentimental du temps. Schiller trace d'elle un portrait plus précis, peut-être un peu sévère, dans une lettre à son ami Gottfried Kœrner, qui devait la rencontrer aux eaux de Carlsbad : « Tu verras le conseiller Schardt et sa femme, lui un pauvre sire que tu jugeras à première vue, mais la femme pourrait t'intéresser : une petite créature fine, rusée, insi-

nuante, non dépourvue d'esprit, même de génie, úne espèce de femme poète, dont j'ai vu quelques gentils échantillons ; coquette et provocante par-dessus le marché ; bref, un être spirituel et sensuel, qui, dans une ville d'eaux, a de quoi chasser l'ennui. Elle a de plus une certaine distinction mondaine, qui plaît, et qui plairait encore plus, si toute sa manière d'être ne trahissait une envie désordonnée de plaire<sup>1</sup>. »

Elle appartenait à la grande famille de Bernstorff. Ayant perdu de bonne heure ses parents, elle avait été élevée chez sa tante, la femme du ministre danois. En 1778, elle épousa le conseiller Schardt, frère de Mme de Stein, et elle vint avec lui à Weimar. Elle avait vingt-deux ans ; son caractère vif et enjoué, son esprit de conversation et même son talent poétique augmentaient l'effet de sa beauté. Elle avait une instruction peu commune et le désir de s'instruire davantage. Elle demanda des

1. Lettre du 12 juin 1788.

leçons de grec à Herder, voulant lire, disait-elle, Anacréon dans le texte. Herder était né pédagogue, et jamais la pédagogie ne s'était présentée à lui sous un aspect aussi séduisant. Bientôt des appellations tendres, que peut-être il n'aurait pas risquées autrement, se glissèrent sous le couvert de la langue étrangère. Dès la première année, il offrit à Sophie sa traduction du *Cantique des cantiques*, avec une dédicace grecque, et il cueillit pour elle les plus belles fleurs de l'Anthologie. Les lettres qu'il avait échangées avec Caroline Flachsland au temps de leurs fiançailles n'étaient pas plus tendres que celles qu'il écrivait maintenant à son élève. Pendant quelques années, un vague souvenir de *la Nouvelle Héloïse* plana sur le presbytère de Weimar. Ce qui est rassurant, c'est que Caroline n'en prit aucun ombrage; peut-être même était-elle flattée des attentions dont elle aussi était l'objet de la part d'une grande dame qui l'appelait sa sœur. Sophie se chargea elle-même de guérir Herder. Elle eut d'autres

aventures, moins poétiques. Alors il la gronda doucement. Il ne vécut pas assez pour assister aux dernières chutes de son « ange d'innocence ». Elle finit par se jeter dans les bras de Zacharie Werner, qui la convertit au catholicisme.







## HERDER, WIELAND ET GOETHE

WIELAND avait été le premier à recevoir Herder à Weimar. Il continua de lui montrer le même empressement. Tout, chez lui, partait du cœur ; il avait l'amitié prompte, l'admiration facile. Le 7 octobre 1776, il écrivait à Merck : « Herder et sa chère Ève sont ici depuis une semaine. A notre première rencontre, mon cœur a volé au-devant de lui, et maintenant, toutes les fois que je le vois, je voudrais faire de lui le représentant du Christ sur la terre et le chef suprême de la *Ecclesia Catholica*. Weimar n'est pas un lieu digne de lui ; cependant, s'il peut se sentir à peu près bien chez nous, Weimar vaut n'importe quel

autre endroit du globe. Même, si l'idée de Goethe se réalise, Weimar sera bientôt le mont Ararat, où tous les bons esprits pourront prendre pied, tandis que le déluge envahira le reste de l'Allemagne. Que dis-je ? j'espère bien que notre Seigneur Dieu ne haïra jamais l'humanité au point de ne pas laisser çà et là un ou deux ou trois individus qui puissent empêcher la masse grossière de se corrompre tout à fait. »

Après les deux hommes, les deux familles se rapprochèrent. Le 17 octobre, Wieland écrit encore à Merck : « Entre Herder et moi, sa femme et la mienne, son petit garçon et ma fillette, il s'est formé rapidement une bonne intimité, qui, je l'espère, durera. Je pense que lui-même, dans ce qu'il pourra vous en dire à l'occasion, ne me donnera pas un démenti. Jusqu'ici nous nous entendons bien, et pourquoi ne nous entendrions-nous pas toujours ainsi, puisque je suis toujours prêt à le reconnaître comme *primus inter*

*pares*, comme le fait tout évêque catholique vis-à-vis du pape ? »

La dernière phrase indique bien à quelle condition Herder et Wieland pouvaient s'entendre. Wieland se subordonnait volontiers, surtout dans le premier feu d'une connaissance nouvelle. Pendant quelques mois, l'éloge de Herder est le thème courant de sa correspondance. Le 1<sup>er</sup> novembre, il écrit à Jacobi : « J'aurais beaucoup à te dire de Herder, car mon âme est toute pleine de cet être magnifique. Mais il est trop grand pour moi. Sa grandeur même fait son malheur ici. A part Goëthe, qui ne peut être à lui, parce qu'il est accaparé par le duc et par ses fonctions de ministre, à part Goëthe, quel homme ici est fait pour Herder ? Qui est-ce qui peut le comprendre, et, à plus forte raison, rivaliser avec lui, le tenir en haleine ? Moi-même, cher frère, je ne peux lui suffire. Sentir et reconnaître ce qu'il est, l'aimer, comme jamais il n'a été aimé d'un mortel, c'est ce que je puis faire ; mais comme

c'est peu pour un génie aussi vaste et aussi profond ! » Ensuite Wieland s'étend sur la manière de prêcher de Herder, simple, claire, persuasive, et orthodoxe. Malheureusement, pour l'orthodoxie, les théologiens de Weimar n'étaient pas de son avis.

Cependant Wieland était poète, et, comme tel, il aimait à être loué. Herder, de son côté, avait l'esprit caustique : « lorsqu'on lui présentait un livre, sa première pensée était qu'il l'aurait fait aussi bien, et peut-être mieux. » Wieland trouva donc bientôt que Herder prenait trop vis-à-vis de lui « des airs d'Éminence ». Le 13 juin suivant, il écrit à Merck : « Cet homme est un nuage chargé d'électricité. De loin, le météore fait un effet superbe, mais il est désagréable de l'avoir sur sa tête. Personne n'est plus porté que moi à reconnaître ce qu'il peut y avoir d'excellent chez un autre, et je suis prêt à m'humilier devant toute vraie grandeur ; mais je ne puis souffrir qu'un homme ait un si fort sentiment de sa valeur ; et

quand il se fait un malin plaisir d'agacer les autres, je mets une douzaine de Pyrénées entre lui et moi. »

Une si forte barrière était rarement nécessaire. S'il y eut des froissements passagers, ils n'aboutirent jamais à une rupture complète. Lorsqu'un malentendu se produisait, c'était Wieland qui revenait le premier. Entre Herder et Goethe, les relations ne furent pas toujours aussi égales.

A l'époque où leur connaissance s'était faite, à Strasbourg, Herder avait vingt-six ans, cinq ans de plus que Goethe ; il avait sur lui une grande avance au point de vue de la culture littéraire ; il lui apparaissait comme un maître. Ensuite leurs chemins s'étaient séparés ; Goethe avait mûri à son tour. Maintenant, leur situation réciproque était tout autre. Une phrase écrite par Caroline dans ses *Souvenirs*, et qui a disparu dans l'édition imprimée, traduit sous une forme exagérée les sentiments que Herder dut éprouver par moments. « Goethe,

dit-elle non sans malice, n'avait pour l'instant qu'un but important, procurer au duc une existence indépendante, saine et agréable. Il se considérait comme l'ange gardien du duc. Ils étaient unis à la vie et à la mort. Dans une union aussi étroite, il n'y avait pas de place pour un troisième<sup>1</sup>. » Ne plus pouvoir être le troisième, après avoir été habitué à être le premier, c'était une humiliation. Herder, avec le sentiment qu'il avait de sa dignité, s'en consolait ; Caroline, jalouse à l'excès de la gloire de son époux, en prenait plus difficilement son parti. Quand Goethe fut anobli, en 1782, Herder écrivit à Georges Müller, le frère de l'historien Jean de Müller : « Goethe est devenu *Herr von Gæthe*, et il a sa cour à lui. » C'était une plaisanterie, qui pouvait paraître inoffensive. Mais Caroline écrivait de son côté : « Le mécontentement qui règne ici est indescriptible. Les meilleurs hommes qui siègent dans nos comités cherchent secrète-

1. *Preussische Jahrbücher*, t. XLIII, année 1879, p. 479.

ment du service ailleurs. Grands et petits méprisent et maudissent Goëthe. Le président de chambre a été renvoyé, parce qu'il ne cessait de dire depuis quatre ans qu'il fallait réduire les dépenses, que les choses ne pouvaient aller plus longtemps ainsi <sup>1</sup>. Les meilleurs sont dédaignés, découragés; tous les serviteurs du duc lui sont rendus suspects; c'est pour cela que Goëthe prend tous les emplois importants. Depuis qu'il est noble, il a ses réceptions tous les samedis <sup>2</sup>, mais il n'y vient que de jeunes dames, de jeunes officiers et des damoiseaux, Mme de Stein et Mme de Schardt; notre chère duchesse elle-même y va, parce qu'il est noble... » Elle énumère à la fin toutes les fonctions de Goëthe : il ne lui suffit pas d'être membre du Conseil privé, il est en même temps « le comédien et le favori du duc et le *Directeur de ses*

1. Le président de Kalb fut congédié à cause du désordre qu'il avait mis dans les finances.

2. Ici encore, Caroline se trompe; ces réunions sont antérieures à l'anoblissement de Goëthe.

*plaisirs*<sup>1</sup> ». Caroline n'avait, heureusement, que des colères intermittentes. L'amitié se maintint à travers des brouilles passagères ; mais l'ancienne cordialité était perdue, et il fallut des circonstances particulières pour la faire revivre de temps en temps dans une certaine mesure.

1. Les derniers mots sont en français dans le texte.





## ÉTUDES BIBLIQUES

QUAND Charles-Auguste, sur le conseil de Wieland et de Goëthe, appela Herder à Weimar, il voulait avoir à sa cour un hôte illustre de plus, un esprit de haute marque, tranchant sur la foule banale des courtisans ; le personnage ecclésiastique lui était assez indifférent. C'est aussi comme penseur et écrivain que Goëthe avait connu Herder à Strasbourg, malgré le petit manteau de soie noire qui lui donnait l'air d'un abbé français, et c'est comme tel qu'il comptait le retrouver à Weimar. Mais Herder voulait être plus que cela. Son premier soin, en arrivant, fut de prendre en mains sa fonction ecclésiastique.

Il se crut appelé à réformer l'Église et l'École, qui toutes deux, il faut le dire, avaient besoin d'être traversées par un souffle vivifiant. Dans l'Église, il se heurta souvent au mauvais vouloir du personnel. Pour l'École, les ressources étaient insuffisantes. Il réussit cependant, après de longs efforts, à créer une école normale d'instituteurs. Goethe l'assista dans cette entreprise ; ce fut même entre eux l'occasion d'un rapprochement.

Les premiers écrits de Herder à Weimar furent des commentaires de la Bible et des instructions adressées aux pasteurs qu'il avait à diriger.

Dans ses commentaires bibliques, il prit pour règle, en écartant toute préoccupation dogmatique, d'expliquer chaque ouvrage par lui-même, c'est-à-dire d'après le temps où il avait été composé et d'après les lecteurs ou les auditeurs auxquels il s'adressait : règle élémentaire, mais qui a été rarement observée par les théologiens, et à laquelle lui-

même n'a pas toujours été fidèle. Le meilleur commentaire, dit-il avec beaucoup de justesse, est le sens littéral du texte. Il publia, en 1778, une traduction du *Cantique des cantiques* de Salomon, sous ce titre : *Chansons d'amour, les plus anciennes et les plus belles de l'Orient*<sup>1</sup>. Ce titre contenait un programme, mais ce programme, au temps de Herder, n'était déjà plus une nouveauté. L'interprétation orthodoxe, qui faisait du Cantique une représentation allégorique de l'union de Jésus-Christ avec son Église, était déjà abandonnée par la critique sérieuse. Mais ce qui était neuf, c'était la traduction, adaptation merveilleuse de la langue allemande au goût oriental, où chaque passage conservait « sa couleur et son parfum ». Le jour de Noël, Goethe envoya son exemplaire à Mme de Stein, avec ces mots : « Je vous envoie des chants d'amour, chantés par un roi sage, et com-

1. *Lieder der Liebe, Die ältesten und schönsten aus dem Morgenlande* ; Leipzig, 1778.

mentés par un homme sage. » Herder suppose à la fin qu'un lecteur scrupuleux lui demande pourquoi ces poésies se trouvent dans la Bible. Il répond : « Il faudrait demander d'abord pourquoi Salomon s'y trouve. Salomon, d'après le *Livre des Rois*, avait pour femmes cinq cents princesses et trois cents concubines, sans compter les étrangères. Mais comment les chantait-il ? comment leur parlait-il ? comment exprimait-il ce qui faisait le contenu de sa vie, lui le plus sage et le plus heureux des rois ? » La seule atténuation que Herder se soit permise, c'est de prêter parfois un air de candeur à la franche sensualité de la poésie orientale.

Un autre livre de la Bible a été fertile en pièges pour les commentateurs : c'est l'*Apocalypse*. Herder s'en était déjà occupé à Buckebourg, et il avait mis ses idées par écrit pour la comtesse Marie, dont le cœur malade se nourrissait de perspectives sur l'autre monde. Puis il avait remanié son travail, qui est resté plein de redites, de

longueurs et d'incertitudes ; il le publia en 1779<sup>1</sup>. Une critique minutieuse du texte a fini par porter le jour dans cet obscur document de la foi chrétienne du premier siècle. On ne doute plus aujourd'hui que l'Antéchrist, dans la pensée de l'auteur, n'ait été l'empereur Néron, et la fin, annoncée par les sept trompettes célestes, devait venir peu d'années après lui<sup>2</sup>. Herder a varié sur la date du livre, et il a fini par le placer sous le règne de Domitien. Le fond du tableau, pour lui, c'est la destruction de Jérusalem. La partie intéressante, la seule vraiment solide, de son commentaire, c'est la comparaison suivie qu'il établit entre les visions de l'*Apocalypse* et les tirades des anciens prophètes ; il a replacé ainsi l'ouvrage dans son cadre historique. L'auteur n'est, en

1. *Maran Atha. Das Buch von der Zukunft des Herrn, des Neuen Testaments Siegel* ; Riga, 1779.

2. « Que celui qui a de l'intelligence calcule le nombre de la Bête, car c'est le nombre d'un homme, et ce nombre est 666 » (*Apocalypse*, XIII, 18). En additionnant les lettres hébraïques de *Néron César*, d'après leur valeur numérique, on obtient en effet le nombre 666.

effet, que le dernier des prophètes ; c'est un imitateur, et il a le défaut des imitateurs, qui est d'outrer leurs modèles. Mais quel est cet auteur ? Herder déclare que c'est celui du quatrième Évangile. « Quiconque a des yeux pour voir et une âme pour sentir reconnaîtra trait pour trait, dit-il, l'esprit de saint Jean. » En bonne logique, de tels arguments ne valent pas. Pour les questions d'authenticité, Herder s'abstient ordinairement de les discuter ; il les juge sans utilité pratique.

Le point de vue pratique domine tout à fait dans les *Lettres concernant l'étude de la théologie*, qu'il publia chez un libraire de Weimar dans le courant des années 1780 et 1781<sup>1</sup>. Herder se plaint souvent de l'ignorance des jeunes théologiens. Il avait eu l'idée de créer pour eux un séminaire, comme il avait créé une école normale pour les instituteurs ; mais les fonds manquaient. Il voulut du

1. *Briefe, das Studium der Theologie betreffend* ; Weimar, 1780-1781.

moins y suppléer par des conférences et des communications écrites. C'est l'origine des *Lettres théologiques*, qui finirent par former un gros volume, et qui constituent une revue générale des écrits de la Bible, une sorte d'introduction à l'Ancien et au Nouveau Testament, suivie de conseils pratiques à l'usage des prédicateurs. Le début de la première lettre indique le but et l'esprit général du livre. Le meilleur emploi des études théologiques, dit Herder, c'est la lecture de la Bible, et la meilleure manière de lire la Bible, c'est de la lire « humainement » (*menschlich*). Elle n'a pas été écrite dans le ciel, mais sur la terre, par des hommes et non par des anges. Le plus sûr moyen de ne pas la comprendre, c'est d'attacher un respect superstitieux à chaque mot, de la croire exempte d'erreur dans tout son contenu, de l'adorer au lieu de la méditer.

Il ne veut pas, cependant, que la méditation aille jusqu'à la réflexion critique. Mais comment

empêcher la réflexion de naître et d'aller de question en question, lors même qu'elle n'est guidée que par des intentions pieuses ? Herder ferme les yeux sur cette difficulté. Les *Lettres théologiques* montrent, plus qu'aucun autre de ses écrits, ce qu'il y a de flottant dans son esprit. Il présente le même fait tour à tour comme légendaire et comme historique, et il laisse le lecteur en suspens entre deux interprétations contraires. Quand, par exemple, le serpent du Paradis adresse la parole à Ève, ou l'âne de Balaam à son maître, ou quand Jonas passe trois jours dans le ventre d'une baleine, le texte est formel dans son sens littéral. Mais comment faut-il l'entendre ? Peu importe, dit Herder. Ne soyons pas trop subtils ; lisons chaque passage comme il a été écrit, naïvement ce qui a été écrit naïvement ; et d'ailleurs, ajoute-t-il, « si un récit est beau comme poésie, pourquoi ne serait-il pas vrai comme histoire ? » Il ne songe pas qu'on peut lui opposer le raisonnement contraire : pour-



quoi ce qui est beau comme poésie est-il nécessairement vrai comme histoire ? Herder n'a pas l'esprit critique, mais il a été effleuré par l'esprit critique de son temps. Tout théologien qu'il est et qu'il veut être, il a des scrupules involontaires d'historien et de savant ; et quand ces scrupules le gênent, il les écarte simplement, d'un geste théologique.

Ce sont à peu près les mêmes matières qui forment le contenu d'un autre ouvrage, un peu postérieur, intitulé *De l'esprit de la poésie hébraïque*<sup>1</sup>. Mais ici l'auteur se met à l'aise, en adoptant la forme du dialogue, qui lui permet de laisser les opinions adverses en présence, sans décider entre elles. Il s'explique à ce sujet dans une préface, qui indique en même temps le caractère général du livre :

« J'ai choisi la forme du dialogue pour plusieurs raisons :

« 1<sup>o</sup> C'est la forme la plus concise. Un mot

1. *Vom Geist der Ebräischen Poesie*; Dessau, 1782-1783. — Traduction de Mme de Carlowitz, Paris, 1845.

une courte transition, une simple question, telle que pourquoi? comment? suffisent pour exprimer ce qui, dans une exposition dogmatique, exige de longues périodes ;

« 2<sup>o</sup> Elle m'a fourni le moyen d'éviter le ton monotone, sèchement affirmatif et prétentieusement déclamatoire de la chaire, dont il est difficile de se garantir, quand on écrit un volume entier sur des matières de ce genre ;

« 3<sup>o</sup> Elle m'a aidé enfin à échapper à la cruelle nécessité de contredire, de discuter, de citer, ce qui est une grande source d'ennui.

« Alcyphon et Eutyphron s'entretiennent ensemble ; le premier parle souvent comme le public à cent têtes ; mais tous deux ne s'adressent que l'un à l'autre ; ils ne reprennent, ne contredisent personne au monde qu'eux-mêmes. Que celui de mes lecteurs qui ne voudra pas accepter les opinions d'Eutyphron, partage celles d'Alcyphon, ou qu'il conserve les siennes. Et puis, il faut bien que je l'avoue, plus j'avance en âge, plus il me devient

difficile de prendre le ton de l'enseignement. Qui instruit-on, quand on s'adresse au public en masse? Ce public, où demeure-t-il? Sur quel ton faut-il lui parler, qui ne soit ni trop haut, ni trop bas? J'ai fait causer entre eux deux individus : que celui qui veut assister à leur entretien les écoute, les corrige, s'instruise auprès d'eux, ou les éclaire à son tour.

« M'est-il permis de dire quels lecteurs je choisirais pour mon livre, si j'en avais le pouvoir? Alcyphron est un jeune homme, il étudie la poésie hébraïque, non parce qu'il y est contraint par une nécessité de carrière, mais parce qu'il l'aime. C'est donc un amateur des Écritures, un amateur de la poésie la plus ancienne, la plus naïve, la plus proche du cœur, un amateur de la plus ancienne histoire de l'esprit humain. Je voudrais avoir de préférence pour lecteurs des hommes jeunes, naïfs, à l'humeur bienveillante et aimante comme lui. C'est devant les enfants et les jeunes gens qu'il est agréable de parler de l'enfance et de

la jeunesse de l'espèce humaine. L'époque antérieure à la servitude mosaïque ne peut être appréciée et sentie que par des cœurs qui n'ont pas encore gémi sous le joug des conventions, et qui dans l'aurore du monde voient l'aurore de leur propre âme... »

Alcyphron, tout jeune qu'il est, fait parfois l'esprit fort, mais il est prompt à se laisser convaincre. Les meilleurs arguments qu'Eutyphron lui oppose, ce sont ses traductions. On peut résister à un raisonnement, même le mieux déduit ; on cède volontiers à l'éloquence et à la poésie. Le quatrième dialogue donne de belles traductions du *Livre de Job* ; mais pourquoi Job est-il présenté comme un frère d'Ossian ? Dans la seconde partie, qui parut un an après la première, Herder quitte la forme du dialogue, pour éviter, dit-il, les longueurs et les répétitions. Une troisième partie, qu'il avait en vue, dut céder le pas à d'autres travaux.

Dans un passage des *Lettres à Théophrone*, une suite des *Lettres théologiques*, Herder

écrit : « Vous voudriez avoir une traduction de la Bible, où chaque livre et chaque partie d'un livre seraient mis en leur jour primitif, sans division de chapitres et de versets, où la poésie et l'histoire seraient soigneusement séparées, et où, dans les endroits où leurs couleurs se mêlent, ce mélange serait marqué par l'impression ou par des notes succinctes. Je le désire comme vous, et, bien plus, je vous avoue que j'ai eu pendant des années l'idée d'entreprendre un tel ouvrage, sinon pour le public, du moins pour moi et pour un petit nombre d'amis. »

Ce serait l'œuvre de sa vieillesse, disait-il à son ami Georges Müller. Il est regrettable qu'il ne l'ait pas exécutée : c'eût été peut-être son chef-d'œuvre.





LES « IDÉES SUR LA PHILOSOPHIE  
DE L'HISTOIRE<sup>1</sup> »

« **D**ÈS mon jeune âge, alors que les riches domaines de la science s'étendaient encore devant mes yeux dans leur parure matinale que le soleil de midi fait pâlir, je me demandais souvent pourquoi, toute chose au monde ayant sa philosophie et sa science, ce qui nous touche le plus directement, l'histoire de l'humanité en tout et en grand, n'aurait pas aussi une philosophie et une science. Tout me ramenait à ce problème, la métaphysique et la morale, la

1. *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit* ; vingt livres en quatre parties ; Riga et Leipzig, 1784-1791. — Traduction d'Edgar Quinet, 3 vol., Paris, 1834.

physique et l'histoire naturelle, et surtout la religion. Le Dieu qui, dans la nature, a tout ordonné par mesure, nombre et poids, qui a créé ainsi l'essence des choses, leur forme et leur enchaînement, leur cours et leur conservation, de telle sorte que, depuis le grand édifice de l'univers jusqu'au grain de sable, depuis la force qui retient les terres et les soleils jusqu'au fil d'une toile d'araignée, il n'y ait qu'une sagesse, qu'une bonté, qu'une puissance pour tout régir; lui qui, dans l'organisme du corps humain et dans les facultés de l'âme, a été d'une prévoyance si merveilleuse, que si nous tentons de suivre seulement de loin la pensée du Seul Sage, nous nous perdons dans l'abîme de ses conceptions : comment, me disais-je, ce Dieu, dans la destinée générale et dans l'organisation de notre race, s'éloignerait-il complètement de sa sagesse et de sa bonté, et n'aurait-il point de plan ? »

Cette page de la préface marque le caractère de tout le livre. Elle témoigne à la fois des



élans généreux de l'âme de Herder et de l'imprécision de son esprit. Il assimile la philosophie de l'histoire aux sciences de la nature, et il réclame pour elle la même certitude. Or les sciences de la nature ne raisonnent que sur des faits accomplis. La philosophie de l'histoire pourra se faire, avec la certitude que Herder lui attribue, par un être supérieur, le jour où le développement historique sera arrivé à son terme, c'est-à-dire quand il n'y aura plus d'hommes sur la terre. D'ici là, elle n'aura qu'une valeur hypothétique, qui dépendra de l'opinion du philosophe et de l'étendue de son horizon. Herder lui-même en fait l'aveu indirect. Ne déclare-t-il pas à mainte reprise que ce qu'il veut donner, ce n'est pas un système, mais une contribution à d'autres contributions, un supplément à d'autres suppléments ?

Toutes les explications qui ont été données tour à tour du plan de l'univers, celle d'un Dieu immanent ou d'un Dieu extérieur au monde, agissant soit par une intervention con-

tinue, soit par des lois générales, se confondent chez lui.

« Que personne ne s'y trompe, dit-il encore, si j'emploie quelquefois le nom de la Nature en la personnifiant. La Nature n'est pas un être réel ; Dieu seul est tout dans ses œuvres. Aussi, ne pouvant toujours présenter dans toute sa sainteté ce nom qu'aucune créature reconnaissante ne devrait prononcer sans la plus profonde vénération, n'ai-je pas voulu du moins en abuser par un emploi trop fréquent. Que si quelqu'un trouve que le mot de Nature a été profané par une quantité d'écrivains contemporains et n'a plus aucun sens, qu'il y substitue dans son esprit celui de Toute-Puissance, ou de Bonté, ou de Sagesse, et qu'en son âme il nomme l'Être invisible qu'aucune langue terrestre ne peut réussir à exprimer. »

Il y a un plan dans l'univers : c'est, pour Herder, le principe fondamental. Mais un plan suppose un être intelligent qui le conçoit. L'ancienne théorie du Dieu personnel, créateur

et conservateur du monde, celle de Fénelon, de Bossuet et de Rousseau, était logique. Herder, imbu de spinosisme, se refusait à l'admettre simplement. D'un autre côté, voir dans l'évolution naturelle un pur jeu de causes et d'effets répugnait à son sens religieux. Il reste donc indécis entre deux systèmes qui, en réalité, s'excluent, et il emploie tour à tour la terminologie de l'un et de l'autre. Tantôt c'est Dieu qui crée l'homme, lui donne sa figure et lui dit : « Sois mon image, un Dieu sur la terre, règne et gouverne. » Tantôt l'homme est un produit de la nature, comme l'arbre et la pierre, le résultat de la puissance génératrice inhérente à la planète.

La composition et la publication des *Idées* occupèrent huit années de la vie de Herder, de 1783 à 1791. Ses fonctions lui laissaient peu de loisirs, et la maladie commençait à causer de fréquentes interruptions à son travail. L'ouvrage, si l'on ne tient pas compte de la division en livres et en chapitres, est

formé de deux grandes parties. L'une traite des rapports de l'homme avec la planète qu'il habite, l'autre suit le développement des sociétés humaines à travers les âges. La première s'appuie sur les sciences naturelles, la seconde sur les histoires spéciales et les récits des voyageurs.

La partie géographique et astronomique du livre pourrait s'appeler, d'un mot emprunté à Bernardin de Saint-Pierre, les Harmonies de la Nature. C'est une suite de rapprochements et de comparaisons, faisant voir la vie de l'univers comme une combinaison de forces qui s'unissent dans une entente fraternelle.

La terre accomplit son mouvement autour du soleil dans une position inclinée. Par conséquent, tout sur elle est variable et dépend de l'alternance des saisons. Les êtres répandus à sa surface diffèrent selon la zone qui leur est assignée pour demeure. Ils forment une échelle ascendante, dont le plus haut degré est l'homme.

Le signe extérieur de la dignité exceptionnelle de l'homme, c'est sa démarche droite (*der aufrechte Gang*) et son regard dirigé vers le ciel. « Le singe a toutes les parties du cerveau qui sont propres à l'homme ; mais, en lui, elles sont rejetées en arrière dans la position qui est commandée par la forme de son crâne, et cela parce que sa tête est inclinée sous un angle différent et qu'il n'est pas fait pour marcher droit<sup>1</sup>. » Si le singe marchait droit, il serait un homme.

Buffon avait déjà dit : « Tout marque dans l'homme, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivants ; il se soutient droit et élevé ; son attitude est celle du commandement ; sa tête regarde le ciel, et présente une face auguste, sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité ; l'image de l'âme est peinte par la physionomie ; son port majestueux, sa démarche ferme et hardie, annoncent sa noblesse et son rang ; il ne touche à la

1. Livre IV, chapitre premier.

terre que par les extrémités les plus éloignées ; il ne la voit que de loin, et semble la dédaigner. » L'idée de Herder n'était donc pas neuve ; ce qui était neuf, ce sont les conséquences qu'il en tire. De l'attitude de l'homme dérivent toutes ses prérogatives : sa main artistique, la langue expression de sa pensée, enfin sa liberté, qui lui permet de s'affranchir du besoin matériel. C'est même grâce au port élevé de sa tête que l'homme peut vivre sous tous les climats.

L'ensemble des facultés de l'homme constitue l'humanité au sens intellectuel ; leur développement, c'est *l'Humanisme*, qui est la grande tâche des sociétés civilisées. L'Humanisme, ce mot résume toute la pensée de Herder ; c'est à la fois la poésie, l'art, la science, la religion. C'est un vague idéal, qui embrasse trop de choses pour être exactement défini. L'homme, dit Herder, n'a pas de mot plus auguste pour exprimer sa destination que celui qui sert à le désigner lui-même.

Mais l'homme, tel qu'il apparaît sur la terre, est-il réellement le dernier terme dans la série des êtres créés ? La puissance créatrice de Dieu expire-t-elle au delà de ce terme, comme devant une barrière infranchissable ? La réponse la plus naturelle à cette question, comme Kant le faisait déjà remarquer dans un article de la *Gazette littéraire d'Iéna*, c'est d'admettre comme probable l'existence d'êtres plus parfaits que nous, dans des régions quelconques de l'immense espace. Mais Herder veut que l'homme terrestre porte en lui, comme dans une enveloppe fragile et éphémère, un « homme supérieur », qui ne peut s'épanouir que dans un monde également supérieur. « Comme le corps se développe par la nourriture, notre âme s'agrandit par les idées : nous remarquons même ici une loi toute pareille d'assimilation, de croissance et de reproduction, mais d'une manière qui n'est pas corporelle et suivant un mode particulier. » L'effet de cette loi ne peut être borné au

court moment de l'existence terrestre. « Quel est, de tous les mortels, celui qui peut dire qu'il ait atteint la pure image de l'homme qui habite en lui ?... Notre humanité n'est qu'un état de préparation, le bouton d'une fleur qui doit éclore<sup>1</sup>. »

L'emblème au moyen duquel on explique d'ordinaire l'immortalité, et qui la rend pour ainsi dire visible, c'est celui du papillon qui s'échappe de la chrysalide ; et Herder, avec son sens descriptif, ne pouvait manquer d'y insister : « Voyez l'abjecte chenille, asservie au grossier appétit de la faim. Son heure vient, où la langueur de la mort s'appesantit sur elle. Elle cherche un appui, et elle s'enveloppe dans les replis de son linceul, qu'elle portait en elle avec les premiers organes de son état futur. Maintenant ses anneaux travaillent, maintenant les pouvoirs organiques qui résident en elle tendent à se développer. La transformation procède d'abord avec lenteur, et ressemble à

1. Livre V, chapitres IV et V.



une décomposition. Dix pieds de l'animal disparaissent avec la peau dont il se dépouille. Les membres de la nouvelle créature sont encore informes ; mais peu à peu ils prennent leur forme et leurs proportions. Néanmoins la créature ne s'éveille pas avant d'être complète. Mais voici qu'elle paraît à la lumière, et le dernier acte de sa transformation s'achève rapidement. Quelques minutes encore, et ses tendres ailes deviennent cinq fois plus grandes qu'elles n'étaient sous le voile de la mort ; douées d'élasticité et ornées des plus merveilleuses couleurs qui peuvent éclore sous le soleil, elles portent le nouvel être sur l'haleine du zéphyr<sup>1</sup>. »

La page est digne de Buffon, mais Kant fait observer que des comparaisons ne sont pas des démonstrations, et que, si le corps de la chenille tombait en poussière, il n'en sortirait jamais un papillon.

Herder prétend toujours ne pas quitter le

1. Livre V, chapitre V.

terrain solide des sciences de la nature ; mais, involontairement, il glisse dans la métaphysique, et même, c'est encore Kant qui en fait la remarque, dans la métaphysique dogmatique. On a voulu faire de lui un précurseur de Darwin : c'est étrangement le méconnaître. Il n'avait aucune aptitude pour l'observation scientifique. Il ignorait la théorie de l'évolution, et s'il l'avait connue, il l'aurait rejetée. Il pensait qu'aucun être ne saurait sortir des limites de son organisation. Ses auteurs, en histoire naturelle, sont Buffon, Daubenton, Camper, et surtout Haller, « le plus savant physiologiste qu'aucune nation ait jamais produit ».

Dans l'histoire politique, il se guide d'après Voltaire et Montesquieu. Sur l'ancienne histoire de l'Orient, il n'est guère mieux renseigné que Voltaire. Mais le tableau s'anime et s'éclaire tout d'un coup, quand l'historien philosophe met les pieds sur le sol de la Grèce. Tout un livre, et l'un des plus intéressants, est

consacré à la civilisation grecque, « cette date unique dans l'histoire du monde ». Les mœurs et les institutions, la religion et la philosophie, surtout la poésie et les arts, sont passés en revue. « Alors la poésie, la musique et la danse étaient unies, une seule fleur de l'esprit, la jeunesse d'une race. Ce serait folie de vouloir ramener un âge qui est passé sans retour. Mais si nous ne pouvons plus être des Grecs, réjouissons-nous du moins de ce qu'il y ait eu des Grecs, et de ce que, semblable à toute fleur de la pensée humaine, celle-ci ait trouvé le temps et le lieu favorables à son plus bel épanouissement<sup>1</sup>. »

Se sentant maintenant sur un terrain plus solide, Herder éprouve le besoin d'affirmer à nouveau sa méthode, sans pourtant réussir à la fixer avec une entière netteté. Il dit d'abord : « Toute l'histoire de l'humanité n'est qu'une histoire naturelle de forces, d'actions et d'impulsions humaines, en rapport avec le temps

1. Livre XIII, chapitre II.

et le lieu. » Puis, appuyant sa définition sur les faits qu'il vient d'exposer, il ajoute : « Le Destin révèle ses intentions par les choses qui arrivent et par la manière dont elles arrivent. Le philosophe qui considère l'histoire n'a donc qu'à développer ces intentions d'après les faits qu'il peut constater dans toute leur étendue. Pourquoi la civilisation grecque est-elle apparue sur la terre? Parce qu'il y a eu des Grecs, et que, certaines circonstances étant données, ils n'ont pu être que des Grecs civilisés. Pourquoi Alexandre est-il allé dans l'Inde? Parce qu'il était Alexandre, fils de Philippe, et que, d'après les préparatifs de son père, d'après les exploits de sa nation, d'après son âge et son caractère, d'après l'impression qu'il avait gardée de la lecture d'Homère, il ne pouvait agir autrement<sup>1</sup>. » On ne saurait mieux dire; mais si les faits s'expliquent par eux-mêmes et par leur enchaînement naturel, que reste-t-il à faire au Destin, même à un

1. Livre XIII, chapitre VII.

Destin qui a des intentions (*Absichten*)?

Après « la fleur » de la civilisation grecque, l'histoire de Rome apparaît comme un arrêt et presque un recul dans la marche de l'humanité. Quel fut le résultat de la conquête romaine? Le pillage et la dévastation. Elle commence par dépeupler l'Italie. Puis elle couvre la Sicile de ruines. « On ne croira jamais combien la domination de Rome fut fatale, dans ce coin du monde, aux arts, à la culture du sol, au développement de la pensée. » Ensuite, « les Romains s'introduisirent dans l'Orient, en qualité d'héritiers ou de tuteurs, d'arbitres ou de pacificateurs; mais là, comme une juste récompense de leurs bons services, ils recueillirent le poison qui devait corrompre leur propre constitution... Je ne puis dire, continue Herder, si ce n'est pas avec un sentiment de tristesse plus profond encore que j'assiste par la pensée aux désastres de l'Espagne, des Gaules et des peuples du Nord, sur lesquels les Romains appesantirent leur joug. Au moins

les nations qu'ils détruisirent dans l'Orient avaient porté leurs fruits ; mais là c'étaient des boutons pleins de sève qui étaient écrasés dans leur première croissance, de telle sorte qu'on distingue à peine leur genre et leur parenté<sup>1</sup>. »

Des historiens ont voulu voir dans l'unité du monde romain un plan providentiel pour favoriser l'extension du christianisme. C'est une illusion, selon Herder, une vue systématique et étroite, qui tend à fausser le jeu des réalités historiques, où les fins et les moyens se croisent et se combinent en mille manières. « Quelque pénétré que je sois, dit-il, des bienfaits que la religion chrétienne a apportés à l'humanité, je ne puis croire qu'une seule pierre milliaire ait été posée par les Romains pour lui préparer les voies. Ce n'est pas pour elle que Romulus a fondé sa cité, que Pompée et Crassus ont traversé la Judée. Encore moins ces établissements que la politique romaine a créés en Europe et en

1. Livre XIV, chapitre III.

Asie ont-ils eu pour but d'annoncer le Christ à l'univers. Rome a adopté le christianisme, comme elle a adopté le culte d'Isis et les superstitions les plus grossières de l'Orient. Ce serait faire injure à la Providence divine de supposer que, pour l'accomplissement de son œuvre la plus sublime, pour faire triompher la vérité et la vertu, elle n'ait eu d'autres instruments que les  mains tyranniques et ensanglantées des Romains. La religion chrétienne s'éleva par sa propre force, comme s'était élevée la puissance romaine, et si elles s'unirent plus tard, elles ne gagnèrent ni l'une ni l'autre par leur union. Il en sortit un être hybride, romano-chrétien, tel que beaucoup souhaiteraient qu'il ne fût jamais né <sup>1</sup>. »

On prévoit, d'après les derniers mots, quel sera le jugement de Herder sur les périodes suivantes. Il avait l'intention de mener son récit jusqu'à la Révolution française. Ce projet, comme tant d'autres, a été remis d'année en année, et

1. Livre XIV, chapitre VI.

finalement abandonné. Herder s'arrête au seuil de la Renaissance. Autrefois, dans l'ouvrage intitulé *Encore une philosophie de l'histoire*, il avait présenté le moyen âge comme la grande époque, un âge d'activité multiple et d'enthousiasme fécond; tout ce qui suivait était artificiel, dénué d'originalité. Maintenant, le moyen âge n'est plus qu'un temps de « rude et sombre barbarie »; ce qui le remplit, c'est « la pieuse fureur des pèlerinages et des croisades »; ce qui lui manque, c'est « ce qui manque à la cathédrale gothique, la lumière ». Herder n'a pas de mots assez durs pour caractériser la hiérarchie romaine, « qui fait servir à son but tout ce qui lui est utile, la guerre, les prisons et la flamme des bûchers, les écrits forgés, les parjures sur l'hostie, les tribunaux de l'Inquisition, les interdits, l'outrage et la misère, les afflictions temporelles et spirituelles<sup>1</sup> ».

Les deux philosophies de l'histoire aboutis-

1. Livre XIX, chapitres I<sup>er</sup>, II et IV.



saient donc à des conclusions différentes. C'est que, dans l'intervalle qui les séparait, l'historien avait changé. Soit par l'influence de Goëthe, qui avait succédé chez lui à celle de Hamann, soit simplement par le progrès de ses études, son romantisme s'était attiédi. Les grandes dates de l'histoire étaient maintenant pour lui la Grèce, la Renaissance, même ce dix-huitième siècle, qui devait amener, pensait-il, le triomphe définitif de l'Humanisme. Ces manières différentes d'interpréter les mêmes faits, ces contradictions chez le même observateur, montrent ce que la philosophie de l'histoire a d'hypothétique. Elle apporte un utile correctif à la recherche minutieuse des détails, elle excite la curiosité, elle suscite la comparaison, elle favorise les vues d'ensemble; mais c'est méconnaître son rôle que de revendiquer pour elle la certitude d'une science de la nature.





### XIII

#### LE SPINOSISME DE HERDER

**R**ENAN, dans un passage des *Souvenirs de jeunesse*, envie le sort de Herder, qui a pu être pasteur d'une église chrétienne sans être gêné dans ses recherches scientifiques. Il y a plus : Herder a pu être ouvertement spinosiste, dans un temps où Spinoza était traité d'athée, sans perdre la confiance de ses paroissiens. Il est vrai qu'il s'est attiré le blâme de ses collègues en philosophie, qui juraient par d'autres systèmes ; il s'est brouillé avec Lavater, avec Jacobi ; mais il avait pour lui le grand spinosiste Gœthe.

Spinoza a exercé un pouvoir de séduction sur toute la littérature allemande du dix-huitième

siècle, et Herder ne pouvait pas y échapper. La partie théorique des *Idées* en est déjà une preuve. Cette Nature qui n'est pas seulement créatrice, mais qui semble avoir conscience de l'être, qui a des « intentions », des « pensées », et qui les réalise dans la multitude des créatures, toute cette vague mythologie qui flotte sur les conceptions scientifiques de Herder, est teintée de spinosisme.

Il avait lu une première fois l'*Éthique* à Buckebourg, et il avait été frappé du calme religieux qui respire dans le livre du grand athée. Plus tard, dans les *Lettres théologiques*, il en recommandait la lecture aux jeunes théologiens. Il s'occupait de la publication du premier volume des *Idées*, lorsqu'il reçut une communication de Frédéric Jacobi, l'aimable philosophe qui pratiquait noblement le culte de l'amitié, et qui voyait passer dans sa demeure hospitalière de Pempelfort toutes les célébrités littéraires du temps. Jacobi n'était pas l'homme des hardiesses philosophiques ; il avait s'être jeté dans

l'orthodoxie par impuissance de se créer une philosophie ou d'en adopter une qui le satisfît complètement; il se disait payen par l'intelligence et chrétien par le cœur. Il aimait les confidences épistolaires, que ce fussent de simples effusions de l'âme ou des dissertations morales. Ayant su que Mendelssohn préparait un ouvrage sur Lessing, il lui écrivit que, d'après des conversations qu'il avait eues avec Lessing, il avait lieu de croire que celui-ci, du moins à la fin de sa vie, avait été spinosiste. Il commniqua sa lettre à Herder, qui en fit part à Goëthe. Jacobi connaissait l'opinion de Goëthe sur Spinoza, mais il pensait que Herder essayerait de corriger ou d'atténuer le jugement de Lessing. Herder mit trois mois à lui répondre; enfin il lui déclara qu'il était heureux d'avoir trouvé en Lessing un coreligionnaire philosophique, que si Jacobi pouvait lui faire encore d'autres communications pareilles, ce serait « un vrai régal » pour son âme, enfin que plus il y réfléchissait, plus il lui semblait que le spinosisme

était la seule philosophie conséquente avec elle-même.

La réponse n'était pas sans ironie. Sept mois après, en 1784, Jacobi vint à Weimar. Les entrevues furent cordiales, mais l'opposition entre les esprits n'en fut que plus manifeste. Herder, avec sa souplesse instinctive, n'avait pas de peine à allier les systèmes les plus contraires. Il ne lui répugnait nullement de voir dans la substance universelle de Spinoza la Providence divine qui régit et anime toutes choses, et dans Spinoza lui-même un organe de la divinité, au même titre que le Sauveur du monde. Aux yeux de Jacobi, tout se simplifie, et en même temps tout se rapetisse ; la substance n'est qu'une abstraction, et un Dieu qui est tout supprime tout ce qui n'est pas lui. En 1785, il développa sa manière de voir dans un écrit intitulé : *Sur la doctrine de Spinoza, Lettres à Moïse Mendelssohn*<sup>1</sup>, où il répondait à la fois à Herder et à

1. *Ueber die Lehre des Spinoza, in Briefen an Herrn Moses Mendelssohn* ; Breslau, 1785.

Mendelssohn, celui-ci, par une étrange méprise, l'ayant accusé lui-même de spinosisme. Deux mots, selon lui, résument la philosophie de Spinoza : athéisme et fatalisme. Il la trouve contraire à toute religion. Il appelle même à son aide, pour la réfuter, des déclarations empruntées aux ouvrages de Herder et de Goethe.

Herder ne pouvait plus se taire. Il publia, en 1787, un petit écrit, dont le titre, *Dieu, Quelques dialogues*, avait quelque chose d'imposant dans sa brièveté<sup>1</sup>. Ce n'est pas une réhabilitation de Spinoza, dit Herder ; il n'en a pas besoin, et la forme du dialogue l'indique suffisamment ; c'est un simple échange d'idées. Deux personnages causent ensemble : Philolaüs, qui, sans avoir lu Spinoza, est imbu du préjugé courant contre le spinosisme, et Théophron, qui s'applique à le détromper. L'ouvrage est précédé d'une biographie de Spinoza en trois pages, qui n'est qu'une énumération de ses vertus,

1. *Gott, Einige Gespräche* ; Gotha, 1787.

d'autant plus convaincante, qu'elle est présentée dans le style le plus simple et sans le moindre appareil oratoire. Théophron établit d'abord, contre Kant, que l'existence de Dieu peut se démontrer théoriquement, et contre Jacobi qu'on peut atteindre Dieu par le raisonnement, aussi bien que par la foi. Quant au Dieu de Spinosa, on lui fait, dit-il, une querelle de mots, lorsqu'on lui reproche de manquer de personnalité. Qu'est-ce, en effet, qu'une personne, et que veut dire la personnalité ? Si l'on remonte à l'origine du mot, une personne, *persona*, c'est d'abord un masque de théâtre, puis un caractère dramatique, enfin un caractère en général, surtout dans ses traits distinctifs. L'idée qui s'attache essentiellement au mot est celle d'une chose qui distingue, qui sépare. Or Dieu ne se sépare pas, ne se distingue pas, puisqu'il embrasse tout et qu'il est tout. On voit que Théophron est fort dialecticien. Sa réponse est plus simple, lorsqu'il s'agit du reproche de fatalisme qu'on fait au système de Spinosa.



La liberté, dit-il, est un beau sujet de dispute pour les écoles ; au point de vue pratique, elle a moins d'importance. Nous connaissons le bien : que nous le fassions par un libre choix ou par l'effet d'une impulsion, l'essentiel est que nous le fassions.

Théophron est panthéiste à la façon du vieil Héraclite. Le monde lui apparaît comme un flux perpétuel. Chaque être reçoit, à sa naissance, une part de la force universelle ; il en jouit pendant l'heure qui lui est dévolue, et il la transmet à d'autres êtres issus de lui. « Chaque force qui se manifeste dans l'espace et dans le temps est enfermée dans les limites que lui tracent l'espace et le temps... Il n'y a point de mort dans la création. La mort est la disparition de ce qui ne peut durer ; c'est l'effet d'une force éternellement jeune et incessamment active... Aussi longtemps que la fleur a vécu, elle a travaillé à son épanouissement et à la multiplication de son être. Le jour où elle est morte, une forme usée a disparu ; la force vivante qui

l'avait produite s'est retirée, pour reparaître bientôt plus jeune et plus belle... »

C'est l'immortalité de l'espèce, telle que Schopenhauer la définira plus tard. Heureusement que Philolaüs est persuadé d'avance de l'immortalité individuelle. Ainsi l'optimisme de Leibniz vient corriger à propos, dans l'esprit de Philolaüs comme dans celui de Herder, les conséquences extrêmes qu'on pourrait tirer du panthéisme spinosiste.



## VOYAGE EN ITALIE

**L**E malheur de la plupart des hommes, dit Pascal, c'est de ne pouvoir se tenir tranquilles. Herder, avec sa nature inquiète, n'a jamais pu se contenter nulle part. Il avait mille projets en tête, une chaire de professeur à Gœttingue ou à Iéna, un poste de prédicateur à Hambourg ou à Berlin. Il négociait, consultait, et finissait par se convaincre que les ennuis qu'il avait à subir à Weimar étaient compensés par des agréments qu'il ne retrouverait pas ailleurs. Un de ses amis, dans une lettre, lui applique une légende, celle de cet homme qu'une ombre noire accompagne à chacun de ses pas. Le matin, le soir, dans la maison, dans la rue,

partout où il va, l'ombre est là. Il part, pour s'en défaire ; elle disparaît d'abord et semble l'avoir quitté ; mais la voilà qui revient et se remet à ses côtés, compagne inséparable. Herder n'a jamais pu éloigner de lui l'ombre noire qui le poursuivait.

Il avait le désir du changement, sans avoir le goût des voyages. Il était de ces voyageurs qui portent la terre natale attachée à la semelle de leurs souliers, et pour qui le meilleur moment du voyage est celui qui les ramènera sous le toit accoutumé. Les dix mois qu'il a passés en Italie lui ont procuré quelques sensations momentanées ; les monuments de l'art, les souvenirs historiques, le ciel et la mer, n'ont pu le laisser indifférent ; mais, en somme, de tous les spectacles qui ont passé devant ses yeux, il ne lui est pas resté une impression pure et profonde, et l'ombre noire qui s'attachait à lui a gâté toutes ses jouissances.

Au mois d'avril 1788, le chanoine Frédéric de Dalberg, le frère cadet du prince pri-

mat Charles de Dalberg, lui offrit de l'accompagner dans une promenade de cinq ou six mois à travers « le pays le plus beau et le plus heureux de l'Europe ». Frédéric était un homme aimable et mondain, d'apparence chétive et de santé délicate, grand amateur d'arts, et qui avait mis en musique quelques poésies de Herder. Celui-ci accepta avec empressement. N'avait-il pas devant lui l'exemple de Goethe, dont les lettres de Rome débordaient d'enthousiasme ? Et lui-même n'avait-il pas éprouvé de bonne heure la nostalgie du Midi, cette maladie de tous les Allemands de son temps ? Le duc Charles-Auguste ne se borna pas à lui accorder un congé, mais le félicita « de pouvoir se rafraîchir dans un air plus libre que celui qu'on respirait sous le grand toit d'ardoise du presbytère ».

Le 6 août, Herder se mit en route par Bamberg et Nuremberg. Les deux voyageurs s'étaient donné rendez-vous à Augsbourg. Jusque-là, les impressions de Herder furent

excellentes. « Tu ne te figures pas, écrit-il à sa femme, avec quelle distinction je suis reçu partout ; c'est au delà de tout ce que je pouvais attendre. » Dans le catholique Bamberg, professeurs et étudiants lui font des courbettes, quoique personne n'ait lu ses livres. Mais à Augsbourg, quel est son étonnement, lorsqu'il voit venir avec le chanoine Dalberg une jeune veuve, Mme de Seckendorff, la belle-sœur d'un conseiller à la cour de Weimar ! C'était désormais un voyage à trois, et il n'était que le [troisième. Au reste, ce voyage entre un chanoine catholique, un pasteur protestant et une coquette n'avait rien de choquant au point de vue des mœurs de Weimar. « Je regrette seulement, écrivait Caroline Herder à son époux, que désormais tu sois obligé de voyager en arrière et de tourner le dos au paysage. »

Mme de Seckendorff était une femme capricieuse et tyrannique. C'était un voyage de plaisir qu'elle entendait faire ; les curiosités de

la route l'intéressaient peu. Elle voulait gagner Rome au plus vite, et, dans l'après-midi du 19 septembre, on entra en effet dans la Ville éternelle, après s'être arrêté à peine aux stations intermédiaires. Cependant la bourse de Dalberg s'épuisait; il fallut faire des économies, et elles retombèrent sur Herder. Déjà à Roveredo, n'avait-il pas été obligé de payer son café? A Rome, on dut se séparer; Herder reçut une indemnité pour la suite de son voyage, et il prit un logement à part. Mais la contrainte qu'il s'imposa pendant un long mois lui ôta toute liberté d'esprit, et sa vie ne fut plus à la fin que « poison et dégoût ».

La duchesse Amélie, qui avait quitté Weimar peu de jours après lui, arriva heureusement pour le tirer d'un découragement complet. Il s'attacha désormais à elle, et se retrouva, dit-il, comme en famille. Au fond, il se sentit toujours mal à l'aise. Ce n'est pas lui qui aurait jamais éprouvé, même s'il était resté plus longtemps à Rome, ce renouvellement que le

Midi opéra dans l'âme de Goëthe. L'homme du Nord était trop enraciné en lui pour être facilement extirpé ou seulement redressé. Il avait le culte des arts sans être artiste, comme il avait le sentiment de la poésie sans être poète. Il déclare, dans une lettre, que les monuments de la sculpture ancienne l'intéressent plus que « tous les miracles de Raphaël », mais il ne les considère qu'avec l'œil du philosophe. Il raisonne sur les dieux et les déesses, il les réduit en abstractions et en symboles, il en fait des « catégories de l'humanité ». Quant à ce peuple léger des artistes et des modèles, que Goëthe lui avait recommandé, il le méprise. « Goëthe a beau dire, écrit-il, je ne puis pas, comme lui, rôder dans les ateliers. Ne m'a-t-il pas empêché d'emporter ma robe noire ? Maintenant, il faut que je m'en fasse faire une, pour pouvoir me présenter dans le monde. » Ce monde était celui des monsignori. Caroline lui conseille une robe violette, la couleur des évêques. Goëthe lui avait dit aussi



que, s'il voulait bien connaître Rome, c'était par les Romaines qu'il devait commencer. Herder ne distingua, parmi les Romaines, que l'Allemande Angelica Kaufmann, pour laquelle il éprouva une de ces amitiés voisines de l'amour, comme celle que lui avait inspirée Mme de Schardt. Parfois il regrettait d'avoir connu l'Italie trop tard. « Je me trouve, dit-il dans une lettre à la duchesse Louise, comme dans une vaste mer, entouré de grosses vagues qui me soulèvent, puis soudain me laissent retomber ou me jettent sur un écueil. De toute ma vie, je ne me suis senti si mal à l'aise. Même les plaisirs intellectuels que l'on goûte ici, il me semble parfois qu'on les paye trop cher. »

Le jour du nouvel an 1789, il partit avec la duchesse Amélie pour Naples. Après Rome, c'était un repos, une détente. « Ici, écrit-il à Caroline, on ne saurait garder longtemps le plus petit nuage sur le front ; le vent l'emporte aussitôt. Dieu soit loué, je trouve du moins

dans cette atmosphère un profit de mon voyage. Si vous étiez tous ici, nous irions passer l'été à Ischia; nous vivrions loin du monde, mais comme si le monde entier nous appartenait. C'est ici que je voudrais t'avoir près de moi, mais non dans ce maudit Rome; c'est ici un lieu que Dieu a fait. » Il lui fallait cependant repasser par Rome, avant de prendre le chemin du retour. Le second séjour qu'il y fit, du 20 février au 15 mai, fut troublé par des accès de toux, qui devinrent de plus en plus fréquents et menacèrent même de l'arrêter à Milan. Le 9 juillet, par une nuit claire, quand déjà l'aube blanchissait le ciel, il rentra dans son presbytère, se félicitant de l'expérience qu'il avait faite, mais bien décidé à ne pas la recommencer.



## LES DERNIÈRES ANNÉES

**H**ERDER était encore à Rome, quand le gouvernement de Hanovre lui fit offrir, par l'intermédiaire du philologue Heyne, une chaire à l'université de Gœttingue. C'était la troisième fois qu'on essayait de l'attirer à Gœttingue, et cette fois dans les conditions les plus avantageuses. Il seyait, en même temps que professeur *ordinarius*, premier prédicateur universitaire et membre du Consistoire ; il fixerait lui-même, « d'après sa situation actuelle », le chiffre de son traitement ; il lui serait tenu compte de ses frais de voyage et d'installation ; enfin, en cas de décès, une pension de deux cents thalers était assurée à sa veuve. « Il semble, écrivait-

il de Rome à Caroline, que le Destin s'occupe encore une fois de nous. » Avec son habitude de consulter les oracles au lieu de faire acte de volonté, il fut d'abord très perplexe. Rien ne l'attirait à Gœttingue, pas même ses relations avec quelques membres de l'université, mais le séjour de Weimar lui pesait de plus en plus. « Tu sais, dit-il encore à Caroline, que, de toute la cour, c'est la duchesse Louise que j'apprécie le plus, mais tu sais aussi combien sa bonté est impuissante. J'estime beaucoup le duc, mais que peut-il pour nous ? En général, je ne puis te dire combien je suis las de tout commerce avec les princes et les princesses. Ce sont de grands enfants, sur lesquels nous n'avons aucune prise. Pour Gœthe, je vois chaque jour davantage que nous ne pouvons plus compter beaucoup sur lui. Nous ne sommes pas à notre place à Weimar ; nous y sommes seuls, et nous le serons de plus en plus. »

Herder jugeait mal les sentiments de Gœthe, qui, en son absence, et d'accord avec Caroline,

s'occupait de l'attacher définitivement à Weimar en améliorant sa situation matérielle. Gœthe représentait, d'un côté, à Herder qu'il trouverait partout « des indifférents, des envieux et des hypocrites », et, de l'autre, au duc Charles-Auguste que le départ de Herder causerait un grand dommage à la ville de Weimar et même à l'université d'Iéna. Finalement, la situation de Herder fut réglée sur de nouvelles bases ; son revenu fut élevé aux environs de deux mille thalers ; le duc payait ses dettes, sans qu'il en arrivât rien aux oreilles du public (*auf eine Art, dass im Publico nichts davon eklatiere*) ; enfin il promettait de s'occuper des enfants, de faire les frais de leur instruction, de pourvoir à leur établissement. Herder resta donc à Weimar, presque malgré lui, comme un prisonnier qui a manqué l'occasion de rompre sa chaîne ; et son état de santé qui s'aggravait, sa bile qui le tourmentait, ses accès de goutte qui devenaient plus fréquents, ne contribuèrent pas à adoucir son humeur.

Il était revenu d'Italie à l'époque où les débuts de la Révolution française attiraient les regards de toute l'Europe. Les gouvernements craignaient le contre-coup des événements de France, lorsqu'ils ne guettaient pas l'occasion d'en profiter. Les gens de lettres, nourris d'idées libérales, s'efforçaient de concilier leur assentiment aux doctrines nouvelles avec leur attitude vis-à-vis des princes qui les protégeaient. Herder, à qui sa fonction permettait d'être mauvais courtisan, était connu à Weimar pour ses sentiments démocratiques ; il les exprimait même avec une franchise qui menaça par moments de lui faire perdre les bonnes grâces de son souverain et surtout de sa noble amie la duchesse Louise. Il ne cachait pas sa préférence pour le gouvernement républicain, quoiqu'il ne citât comme exemples que les républiques de l'antiquité. Il était partisan de la suppression des classes, n'admettant pas que, parmi les hommes, les uns fussent nés pour commander et les autres pour obéir ; au moins,

pensait-il, les premiers devaient-ils justifier leur privilège par leurs vertus. Il désapprouva l'invasion de la France par l'armée du duc de Brunswick, quoique Charles-Auguste y exerçât un commandement. Il s'efforçait, par égard pour d'illustres amis, de « brider sa langue », comme il le dit dans une lettre à Knebel, mais son opinion tenait trop à l'ensemble de sa philosophie pour ne pas éclater malgré lui. La Révolution lui apparaissait comme le plus grand fait de l'histoire depuis l'avènement du christianisme et la Renaissance des lettres anciennes ; il pensait même qu'elle pourrait amener, par ses conséquences plus ou moins éloignées, la réalisation du rêve qu'il ne cessait de caresser, l'établissement de l'Humanisme sur la terre.

Les *Lettres pour l'avancement de l'Humanisme*<sup>1</sup>, le testament politique de Herder, devaient consacrer les espérances que lui avaient fait concevoir les premiers actes de la

1. *Briefe zu Beförderung der Humanität*; dix recueils; Riga, 1793-1797.

Révolution. Mais les événements qui suivirent, le règne des Jacobins, leur intervention dans les affaires intérieures de l'Allemagne, la condamnation de Louis XVI, celle de Marie-Antoinette, lui causèrent une sorte d'effroi. Il reprit son manuscrit, remania certaines parties, en supprima d'autres, et il en résulta un ouvrage confus, où le vague des idées s'ajoutait à l'incohérence de la forme.

Ces lettres sont censées écrites par quatre personnages, formant un sorte d'académie, et se communiquant leurs impressions à propos de leurs lectures. Nous voyons passer devant nos yeux une série d'hommes illustres, mais qui n'ont entre eux aucun lien apparent, et dont quelques-uns du moins n'ont aucun rapport avec l'Humanisme : Franklin, le roi de Prusse Frédéric II, l'empereur Joseph II, Lessing, Luther, Machiavel, le président De Thou. Les quatre correspondants sont désignés par des lettres de l'alphabet ; rien ne les distingue l'un de l'autre ; ce que dit le premier



pourrait aussi bien être dit par le second ou le troisième, et les extraits et les analyses qu'ils nous donnent ne perdraient rien à être simplement rangés les uns à la suite des autres. L'esprit de l'ancien manuscrit se retrouve encore, à ce qu'il semble, dans certaines parties d'une portée plus générale. En face d'une Europe troublée, et qui menaçait de se séparer en deux camps, Herder a son projet de paix perpétuelle, qu'il oppose à celui de l'Abbé de Saint-Pierre. « Il faudra que peu à peu, écrit-il, un sentiment de solidarité naisse entre les nations, de telle sorte que chacune éprouve en elle-même ce qui arrive à toutes les autres. Alors, on haïra celui qui empiétera sur les droits du voisin, nuira à son bien-être, l'offensera dans ses mœurs et ses croyances, voudra lui imposer l'idée d'une prétendue supériorité. Celui qui, sous un prétexte quelconque, franchira sa frontière pour opprimer le voisin, lui porter des dieux étrangers, le contraindre dans sa religion, dans son art, dans sa manière de

penser et de vivre, trouvera un ennemi dans chaque peuple, lequel fera un retour sur soi-même et se demandera : pareille chose ne pourrait-elle pas m'arriver ? Que cette conviction se répande, et il se formera peu à peu une *alliance entre les nations civilisées* contre toute puissance envahissante. Il faut compter plutôt sur cette alliance secrète que sur une entente entre les cabinets et les cours, comme la conçoit l'Abbé de Saint-Pierre. De ceux-ci on ne peut espérer aucun progrès, mais il faudra bien qu'eux aussi suivent enfin la voix des nations. »

De telles pages ne manquaient pas d'originalité, ni même de hardiesse, à l'époque et dans le pays où elles furent écrites. Elles sont trop rares dans un gros livre. Herder n'écrivait plus avec sa verve d'autrefois. « Je suis brisé et vidé, » dit-il dans une lettre à Gleim du 18 novembre 1796 ; et à son fils Auguste, au mois de janvier suivant : « Je travaille à la dixième partie des *Lettres sur l'Humanisme*, mais avec fatigue. La matière me surmonte.

Il me semble que j'écris trop. Je chante sans écho. » Il faut dire aussi qu'il attendait la rémunération de son travail, à mesure qu'il envoyait les feuilles à l'impression ; il était devenu l'esclave de sa plume.

Peut-être est-il permis de voir une confession discrète et voilée, un aveu résigné de sa décadence, dans un fragment d'une quinzaine de pages, intitulé *Tithon et Aurore*, qu'il fit paraître en 1792<sup>1</sup>. La fable de Tithon est racontée dans un hymne homérique. La déesse Aurore a obtenu pour lui l'immortalité, mais elle a oublié de demander aussi la jeunesse éternelle. Tithon, à mesure que ses cheveux blanchissent et que ses membres se dessèchent, se voit confiné dans une retraite obscure. A la fin, il ne peut même plus faire entendre sa voix. Il se diminue et s'éteint, dans une pensée plus cruelle que la mort, la pensée de se survivre. Le symbole est de tous les temps.

« Quoique nulle inscription funéraire ne

1. *Tithon und Aurora*; Gotha, 1792.

marque de combien d'années un homme s'est survécu, c'est cependant un phénomène des plus fréquents et des plus curieux dans l'existence humaine. Plus l'essor des facultés a été précoce et rapide, plus l'heure est proche où l'âme laisse retomber ses ailes. La jeunesse passe alors sans transition à l'âge mûr et à la vieillesse. Le lutteur succombe et meurt sans blessure apparente. Un homme peut marcher longtemps parmi les vivants, semblable à une statue sur sa propre tombe. Il n'est plus que l'ombre de lui-même, l'écho du nom qu'il portait...

« A ce meurtre des mérites humains et des forces humaines s'en ajoute un autre, qu'on pourrait appeler le *suicide raffiné*. Il est d'autant plus regrettable, qu'il ne se rencontre que chez les natures d'élite, et qu'il ruine peu à peu ou même tout d'un coup leur précieux mécanisme. En effet, des hommes d'un sentiment extrêmement délicat ont un bien suprême auquel ils aspirent, une idée qu'ils embrassent

avec un désir inexprimable, un idéal vers lequel les porte un penchant irrésistible. Otez-leur cette idée, détruisez l'image de beauté qui est devant leurs yeux, vous aurez tué la plante dans sa tendre feuille, et il ne restera qu'une tige flasque et stérile. Que de victimes de ce genre se promènent au milieu de nous ! Mais on ne le croit pas, parce que ce sont eux qui tout d'abord dissimulent leur peine, et qui ne voudraient pas confier même à leurs amis le secret du poison qui les mène lentement à la mort. »

Herder se plaint beaucoup, dans ses lettres, de son isolement, de l'abandon où ses amis le laissent. En réalité, c'était lui qui se séparait du monde, soit par un regret instinctif du passé, comme on l'éprouve dans la vieillesse, soit parce que le présent lui déplaisait, obéissait à un mot d'ordre nouveau, avait l'air de se passer de lui.

Ses relations avec Goëthe subirent des alternatives diverses. Lorsqu'un rapproche-

ment se produisait entre eux, c'était ordinairement Goëthe qui avait fait les avances. Il s'intéressa vivement aux *Idées sur la Philosophie de l'histoire*, dont les chapitres étaient lus chez lui, à mesure qu'ils étaient rédigés, dans des réunions du soir, auxquelles assistaient Mme de Stein, Mme de Schardt et quelquefois la duchesse Louise. Pendant le voyage de Herder en Italie, Goëthe s'occupa de sa famille avec une sollicitude dont Caroline elle-même fut touchée. L'arrivée de Schiller apporta un élément nouveau dans le groupement des écrivains de Weimar. Après sa première visite à Herder, Schiller écrivait à Gottfried Kœrner : « Il m'a beaucoup plu ; sa conversation est pleine de feu et d'esprit ; mais ses impressions sont toutes de haine ou d'amour. » Ces lignes, dans leur brièveté, contenaient un jugement. En 1794, Schiller demanda à Herder sa collaboration pour la revue *les Heures*, qu'il avait l'intention de fonder, et cinq articles de lui parurent en effet dans la première année de

cette revue. Il sembla un instant que les trois hommes, Goëthe, Herder et Schiller dussent former une sorte de triumvirat littéraire. Mais leur esthétique était trop différente pour qu'ils pussent rester longtemps unis. Pour Goëthe et Schiller, l'art était la plus haute expression du génie d'un peuple, la plus fine fleur de la culture humaine. Pour Herder, l'art devait d'abord se subordonner à la religion et à la morale. La publication du *Wilhelm Meister* montra combien ils étaient loin de s'entendre. Schiller admirait sans réserve, dans le roman de Goëthe, l'observation philosophique et la peinture des caractères. Herder jugea l'ouvrage immoral, et ne s'en cacha même pas devant l'auteur ; « les Marianne, les Philine, tout ce ménage », comme il disait, lui était odieux. Il aimait mieux les romans de Jean-Paul, même ceux de Lafontaine ; ceux-ci du moins étaient « écrits avec le cœur ». Il traitait encore plus durement certaines ballades de Goëthe ; il appelait *le Dieu et la Bayadère et la Fiancée*

*de Corinthe* « une apothéose de Priape ».

Goethe se taisait. Finalement, ce fut Mme Herder qui gâta tout. Le duc Charles-Auguste avait promis, à l'époque où Herder hésitait entre Weimar et Gœttingue, de s'occuper de l'avenir des enfants. Il comptait sans doute les établir à peu de frais dans les diverses administrations de son duché. Mais Caroline prétendait user de son droit maternel pour déterminer librement leur carrière. L'aîné, Gottfried, étudia la médecine à Iéna. Le second, Auguste, le filleul de Goethe, et le troisième, Wilhelm, destinés à l'administration des mines, furent envoyés dans un pensionnat français à Neuchâtel. Le quatrième, Adalbert, sous la protection de son parrain Gleim, s'occupa d'agronomie à Hadersleben. Deux autres fils et une fille restaient à la maison. Le budget de la famille se trouva bientôt gravement obéré, et Caroline fit des appels pressants à la cour. Enfin son cœur d'épouse et de mère déborda dans une lettre qu'elle



adressa à Goëthe et où elle disait : « Veuillez donc vous souvenir que vous avez été l'instrument du duc dans les négociations qui ont eu lieu. Ne tolérez pas qu'il viole traîtreusement sa promesse : c'est votre devoir de sauver son honneur. Par quoi mon mari a-t-il mérité qu'on lui manque de foi ? Ne nous laissez pas venir à bout, je vous en prie instamment. Je peux prouver que ce sont les affaires du Consistoire qui ont fatigué mon mari et l'ont rendu malade. Qui nous en tiendra compte ? Je vous en prie, pour l'amour de Dieu, sauvez votre honneur et celui du duc. Je me suis tue assez longtemps, et je ne vous réponds pas des scènes les plus désagréables. Nous avons besoin d'argent, et il faut que le duc nous le donne : il nous le doit. »

Cette lettre avait été écrite à l'insu de Herder. Goëthe n'en fut que plus à l'aise pour faire sentir à Caroline l'inopportunité de sa démarche. Il termina sa réponse par ces mots : « Je vous plains d'être réduite à solliciter des gens que

vous n'aimez pas, que vous estimez à peine, dont l'existence vous est indifférente, et dont le contentement ne vous touche en aucune façon. Sans doute, il est plus commode, dans des moments extrêmes, d'invoquer un dû, que de recevoir par de bons procédés ce dont, après tout, il faut bien se montrer reconnaissant. »

Le duc ouvrit sa bourse, il le fit encore dans la suite, autant que le lui permettait l'état de ses finances. La duchesse intervint de son côté, à l'insu de tout le monde. Goethe, désormais, se tint à l'écart.

La publication des *Xénies*, cette suite d'épigrammes écrites en commun par Goethe et Schiller, fut une nouvelle pierre d'achoppement. Quelques amis de Herder étaient atteints par les flèches, d'ailleurs peu meurtrières, des deux combattants, et il s'en fâcha. Les *Xénies* lui apparurent comme un mur de séparation entre l'ancien et le nouveau Parnasse. Il était décidé à ne pas quitter l'ancien ; il s'y rencontrait avec son vieil ami Gleim, l'auteur des *Chants d'un*

*Grenadier*, et ils pouvaient discourir à leur aise sur la décadence des lettres entre les mains de Goëthe et de Schiller.

Ce fut aussi dans un esprit de retour vers le passé et d'hostilité contre le présent que Herder entreprit de réfuter la philosophie de Kant. Il écrivit, de sa plume la plus rapide, dans l'hiver de 1798, une *Métacritique pour la Critique de la raison pure*<sup>1</sup> ; deux mois lui suffirent pour réduire à néant, comme il le pensait, le résultat de longues années de méditation. Le criticisme de Kant avait pénétré partout, même dans les facultés de théologie. Caroline nous apprend que ce qui indisposait Herder, c'était de voir de jeunes théologiens se présenter aux examens avec des réponses péremptoires, qui ne faisaient que mieux ressortir l'insuffisance de leur instruction. Elle assure que l'un d'eux se suicida, dans la crainte d'avoir manqué sa carrière, [et qu'un

1. *Eine Metakritik zur Kritik der reinen Vernunft*; deux parties; Leipzig, 1799.

autre demanda un poste après avoir écrit une dissertation contre le mariage. Herder lui-même dit dans son livre : « Que peut faire, à des jeunes gens qui viennent de quitter les bancs de l'école, ce radotage de lubies transcendentes, qu'ils ne comprennent pas, qui ne leur est d'aucun usage, qu'ils ne sont capables ni de contrôler ni de réfuter, mais auquel ils se rallient avec d'autant plus d'enthousiasme, qu'ils y voient la somme de toutes choses. Au lieu de les diriger vers l'observation intelligente, vers l'étude raisonnée des objets, le transcendentalisme leur offre un oreiller de paresse, leur inspire le mépris de l'expérience, leur donne le goût de la dispute niaise, l'arrogance d'une fausse sagesse. Comme tout leur est fourni *a priori*, ils n'ont plus qu'à légiférer sur la nature et sur l'Écriture. Et pourquoi prendraient-ils la peine d'étudier ? Ils ont la tête vide : ce sont de parfaits philosophes critiques. » Les grands penseurs ont toujours été rendus responsables de l'abus qu'on faisait

de leur doctrine. Herder nous dit bien, dans sa préface, que c'est le système qu'il combat, et non pas l'homme ; mais tout le ton de sa polémique, qui va jusqu'au dénigrement et à l'invective, dénote un animosité personnelle, que des souvenirs de jeunesse auraient dû pour le moins atténuer. Toute son argumentation consiste en une série de citations détachées de leur contexte, auxquelles il oppose d'autres citations, empruntées aux philosophes anciens et modernes depuis Platon jusqu'à Leibniz : tous ont découvert quelques parties de vérité, Kant seul a été un faux prophète.

La *Métacritique* avait paru en 1799. L'année suivante, continuant sans relâche sa campagne contre le criticisme, Herder donna la *Calligone*, où il prétendait réfuter la *Critique du Jugement* de Kant, c'est-à-dire sa théorie des arts et du beau <sup>1</sup>. Kant pensait qu'un objet n'est beau que dans l'âme de celui qui le contemple, en d'autres termes, que l'impression du beau

1. *Kalligone* ; trois parties ; Leipzig, 1800.

est toute subjective. Herder veut que le beau soit inhérent aux objets, et il passe en revue tous les objets qui, dans la nature, donnent l'impression du beau. C'était un retour à l'esthétique de Wolf et de Baumgarten. Sur un seul point, Herder complète l'œuvre de Kant. Son « anticritique » contient quelques pages intéressantes sur la musique, dont Kant ne parle que passagèrement et même avec une certaine mésestime, comme d'un art qui ne s'adresserait qu'aux sens. Herder aime la musique, et il la comprend. Il la présente d'abord avec ses « compagnes », la chanson et la danse, rythmées comme elle ; puis il la considère en elle-même. « La parole, écrit-il, nous a été donnée pour exprimer des pensées. Lorsqu'elle veut traduire des impressions, elle ne fait que balbutier ; elle est alors plus éloquente parce qu'elle ne dit pas que par ce qu'elle dit... Des sons peuvent se suivre et se poursuivre, se répéter et même se contredire ; la fuite et le retour de ces magiques esprits

de l'air constituent précisément l'essence d'un art qui agit par des vibrations... Sans paroles, par elle seule, la musique est arrivée à former un art. Pan, pour appeler la nymphe Écho, n'a eu besoin ni de paroles ni de gestes ; un roseau lui a suffi, et il a été Pan, le hérault de la musique par tout l'univers. Apollon, quand il a inventé la lyre, n'a eu pour témoin qu'un cygne, et, sa main sur la lyre, il a évoqué le chœur des Muses. Orphée a pu attendrir les puissances infernales en faisant vibrer ses cordes sonores ; les paroles d'un mortel n'auraient pas touché les Euménides. »

La *Métacritique* avait causé un certain émoi dans le monde philosophique et avait même provoqué quelques répliques ; la *Calligone* eut moins de retentissement. Il était visible que l'attention publique se détachait d'une polémique arbitraire et stérile. Herder n'en continua pas moins à faire le procès à son siècle. Il publia encore, à partir de 1801, une revue, qu'il intitula *Adrastée*, et dont il fut le seul

rédacteur<sup>1</sup>. Adrastée était, dans la mythologie ancienne, une autre forme de Némésis, la déesse vengeresse. La revue était à la fois politique, philosophique, historique et littéraire. Les numéros se suivirent de près, et la plume de Herder ne fut jamais plus agile. Il reprit à nouveau la théorie de l'épopée, du drame, de la fable, de l'idylle. Il donna, comme pour joindre l'exemple au précepte, une série de drames avec chœurs, qu'il opposait ingénument aux chefs-d'œuvre de Schiller, alors en vogue au théâtre de Weimar. Enfin, mieux inspiré, il versifia les romances du Cid, en se guidant, à défaut de l'original, d'après le texte français en prose de la *Bibliothèque universelle des romans*. Ce fut sa dernière œuvre, qui ne fut publiée complètement qu'après sa mort, un dernier témoignage de la faculté d'assimilation et d'adaptation qui a fait de lui un des plus merveilleux traducteurs qui aient existé.

1. *Adrastea* ; 6 vol. ; Leipzig, 1801-1803.



Dans l'été de 1803, sa santé déclina à vue d'œil. La duchesse douairière Amélie vendit un collier de perles pour lui fournir les moyens de faire une cure à Éger en Bohême. Au retour, il s'arrêta trois semaines à Dresde, où il fut fêté comme un souverain des lettres. Le 18 septembre, il rentra à Weimar, sans s'être beaucoup fortifié. Dans les intervalles de sa dernière maladie, il s'occupa encore du dixième numéro de l'*Adrastée*. Il s'éteignit doucement dans la soirée du 18 décembre, et son corps fut déposé dans l'église où il avait exercé son ministère. On grava sur la dalle de bronze qui couvrit son tombeau les trois mots qui formaient sa devise et qui étaient inscrits sur son cachet : *Licht, Liebe, Leben*, « lumière, amour, vie ». Ce n'est qu'en 1850 qu'une statue lui a été érigée sur la place de l'église.





## L'INFLUENCE DE HERDER

LORSQU'ON veut se rendre compte de l'influence de Herder, il faut songer d'abord à l'effet direct et instantané de sa parole. Tous ceux qui ont vécu dans son intimité, ceux même qui ne l'ont fréquenté que passagèrement, louent le charme et l'intérêt de sa conversation. Guillaume Schlegel écrit, peu de jours après son arrivée à Weimar : « Un homme qui m'a ravi, qui m'a rendu presque amoureux de lui, c'est Herder. Déjà son accent courlandais me va au cœur ; et puis il y a dans tout son être un mélange de dignité et d'abandon, une grâce spirituelle dans tout ce qu'il dit ; il ne prononce pas une parole qui ne soit agréable

à entendre. » Il est vrai que cette « force d'attraction », selon la remarque de Goëthe, était contrebalancée par une « force de répulsion » non moins puissante, et que souvent, par un tour brusque et inattendu, un trait caustique et blessant finissait la conversation. Goëthe, Schiller, Wieland, ont fait l'expérience de ces changements d'humeur. En général, Herder, nerveux, susceptible, plein du sentiment de sa valeur, ne tournait volontiers les angles saillants de sa personne que contre des égaux ou des supérieurs. Ceux qu'il considérait comme inférieurs, ou qui se reconnaissaient ses disciples, ne trouvaient chez lui que les avantages d'un commerce facile, agréable et instructif.

Herder est peut-être le représentant le plus complet de la littérature allemande de son temps, non qu'il la domine de haut comme Goëthe, mais il en a suivi toutes les voies, il en a partagé toutes les tentatives. Il la représente, si l'on peut ainsi dire, non en puissance, mais en étendue.

Une des parties les plus fécondes de son activité fut l'introduction des littératures étrangères. Aucune littérature n'a vécu sur l'étranger autant que la littérature allemande. C'est au point qu'on peut se demander ce qu'elle aurait été, ou si elle aurait seulement existé, sans la Grèce, Rome et l'Orient, sans l'Angleterre et la France. Certes, aucune nation moderne n'a échappé à l'influence de l'antiquité ; mais lorsqu'il s'agit de l'Allemagne, le mot d'influence ne dit pas assez ; c'est l'emprunt sous toutes les formes ; et à l'antiquité il faut ajouter le moyen âge et les temps modernes. Il y a différentes manières de traduire, depuis celle qui se borne à faire passer une pensée d'une langue dans une autre, jusqu'à celle qui s'applique à reproduire la couleur et la forme de l'original : l'Allemagne les a toutes connues ; on peut même dire qu'elle y a excellé. Dans ce grand travail d'adaptation fidèle ou de reproduction ingénieuse, c'est Herder qui a donné l'impulsion et l'exemple.

Un contraste de sa nature, qui a déjà frappé ses contemporains, c'est que, peu poète lui-même, il avait une aptitude merveilleuse à sentir et à comprendre la poésie, de quelque côté qu'elle vint. « Je ne suis pas poète, je n'ai aucune prétention à l'être, et je ne veux pas le devenir, » dit-il lui-même en envoyant à la duchesse Amélie quelques « bagatelles » pour le Journal de Tiefurt. Et à Merck : « Je n'en puis rien si ce qui chante en moi n'est qu'un mélange de sentiment et de philosophie. » Il donna à son premier recueil de poésies le titre d'*Images et Rêves*, et il déclare dans la préface qu'il aurait choisi un titre encore plus modeste, s'il en avait trouvé un. « Ce sont des rêves et des fantaisies de jeunesse, ajoute-t-il, qui n'autorisent en aucune façon leur auteur à se dire poète... Si quelques-unes de ces bagatelles pouvaient être mises en musique, cela me serait agréable ; car ce qui est écrit en langage mesuré ne devient vivant que par l'art des

sons. Les rêves sont plus doux, portés sur les ondes de l'harmonie. » Il n'eut même pas cette satisfaction. Quelques amateurs s'associèrent à lui pour la mise en œuvre de ses cantates, mais aucun grand compositeur ne s'inspira de ses pièces lyriques. Il n'avait pas le don créateur. Mais il a compris la Bible, Homère, Shakespeare ; il a senti le charme d'un *lied*, écho naïf de l'âme populaire : ce sont des mérites dont il faut lui tenir compte, et dont ses successeurs ont profité.

La Bible avait été jusque-là ou un livre d'édification ou un texte à controverse ; Herder la montra comme une source de poésie. Goethe, dans une des premières pages des *Notes et Dissertations* qui accompagnent le *Divan oriental-occidental*, compare les commentaires de Herder à un lever de soleil dans le ciel pur de l'Orient. C'était, en effet, une lumière nouvelle projetée sur une région où l'on croyait n'avoir plus rien à découvrir. Et derrière la Bible s'ouvrait tout le vaste monde des traditions orien-

tales. Mais Herder ne fut qu'un interprète, cherchant un équivalent allemand pour tel ou tel tour de l'imagination étrangère. Ses successeurs allèrent plus loin que lui ; ils prirent ensemble la forme et le fond, firent des *gasels* et des *makames*, et « pillèrent à l'envi les jardins de Schiraz ». L'école romantique entreprit systématiquement la conquête de l'Orient ; l'Inde et l'Iran durent prêter à l'Allemagne leurs rythmes poétiques, en même temps que les trésors de leur antique sagesse : ce fut toute une campagne d'exploration et, pour ainsi dire, d'annexion littéraire, dont les étapes sont marquées par les noms de Rückert, de Platen, de Daumer, de Bodenstedt. Herder fut l'initiateur du mouvement ; Goëthe, avec le *Divan*, en fut le second promoteur.

La Bible est, pour Herder, le Livre inspiré ; mais l'inspiration a été reçue par des hommes. Dans un sermon qu'il a prononcé à Riga sur *la Manière de lire la Bible*, il dit : « Chacun des auteurs a pensé comme il a pu et voulu



penser, selon la capacité de son esprit, la portée de ses facultés, le mélange de son tempérament, même selon ses connaissances acquises et son habileté dans l'art d'écrire. Saint Jean écrit comme saint Jean pouvait écrire, avec son âme tendre et sensible, avec un choix de pensées qui sont ses pensées favorites, et un choix d'expressions qui sont ses expressions favorites. Saint Paul écrit avec vivacité, avec feu ; les pensées se précipitent ; les métaphores abondent ; saint Paul est un pharisien converti. Isaïe est majestueux, sublime ; c'est l'aigle qui aspire au soleil. Jésus-Christ lui-même a vécu, selon l'expression de saint Paul, sous la servitude de la circoncision ; il est né en terre juive, il a été nourri de la pensée juive ; c'est parmi des Juifs qu'il a prêché ; c'est sur les ruines de leur religion qu'il a édifié la sienne, une religion meilleure, noble, simple, morale, qui a été ensuite développée par les apôtres. Chaque auteur de la Bible est venu faire l'offrande de son âme sur l'autel de Dieu ;

l'Esprit divin a consacré le tempérament de chacun, et l'a sanctifié pour le service de Dieu. »

La pensée de Herder n'est pas qu'il faille lire la Bible comme l'ouvrage d'un auteur quelconque ; mais il estime que, sans manquer de respect à un texte devant lequel les siècles se sont inclinés, on peut lui laisser son caractère humain, qui lui donne le charme de l'originalité et l'intérêt de la vie. Une telle manière de voir était évidemment peu conforme à la stricte orthodoxie. Elle ne s'accordait pas davantage avec la critique rationaliste, qui voyait plutôt les contradictions que la poésie des textes. Herder s'efforçait d'ouvrir un chemin entre les deux écoles. Le christianisme était surtout, pour lui, une haute consécration de la loi morale, une initiation à la vie sainte sur les traces du fondateur. Celui de ses successeurs qui se rapproche le plus de lui, c'est le romantique Schleiermacher, qui définissait la religion « un goût de l'infini ». Herder a été, sous ce rapport comme sous plusieurs autres, un précurseur du romantisme.

La religion de Herder est la plus haute expression de son Humanisme, et l'Humanisme est la fin dernière du développement des sociétés humaines. L'Humanisme, ce mot si vague et si compréhensif, résume toute l'activité de Herder et donne la clef de tous ses écrits. Il est synonyme de civilisation, mais il désigne surtout la civilisation par le côté intellectuel et moral. Le but de l'Humanisme est de constituer l'être humain dans sa qualité essentielle et immuable, indépendamment des particularités qui peuvent distinguer les individus ou les nations. L'Humanisme est la chose universelle par excellence ; c'est la négation de l'égoïsme national, l'œuvre collective à laquelle toutes les nations, et dans chaque nation tous les esprits d'élite, sont appelés à concourir. « L'histoire est un champ clos, où toutes les parties du monde civilisé se disputent la palme. » La palme qui est promise à la victoire est celle des sentiments nobles et des volontés généreuses.

Tel est l'idéal que Herder proposait à la litté-

rature allemande du dix-huitième siècle ; ce fut celui de l'école de Weimar et du romantisme qui suivit. La *Jeune Allemagne*, qui s'éleva après 1830, s'en écarta d'abord, mettant en première ligne de ses ambitions la réforme des institutions politiques, chose fort indifférente à Herder. Plus tard, les succès inespérés des armes allemandes et un accroissement extraordinaire de prospérité matérielle déchainèrent les appétits grossiers, et ce qui restait de l'ancien Humanisme sombra dans le flot montant du Pangermanisme.



## TABLE DES MATIÈRES

---

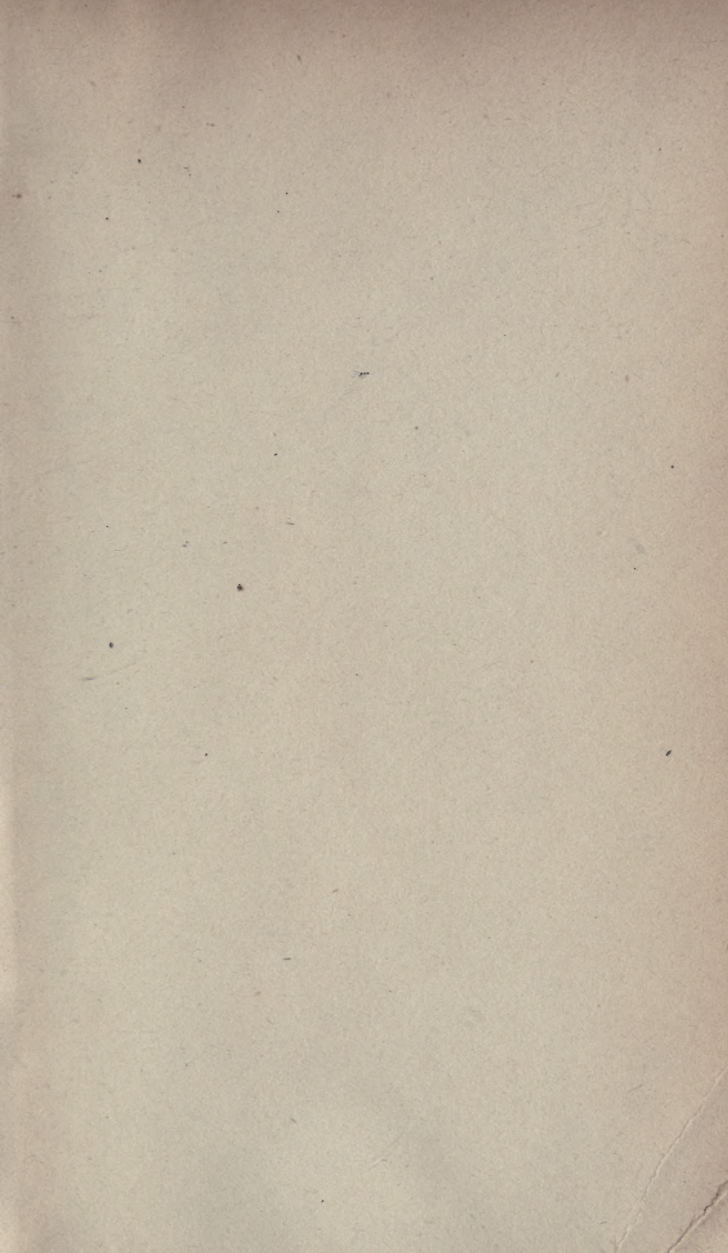
Préface .....	I
I. — Mohrungen .....	3
II. — Kœnigsberg .....	9
III. — Riga .....	19
IV. — Voyage en France .....	35
V. — Eutin et Darmstadt .....	45
VI. — Strasbourg .....	53
VII. — Buckebourg .....	69
VIII. — Weimar .....	95
IX. — Herder confesseur .....	107
X. — Herder, Wieland et Goethe .....	115
XI. — Études bibliques .....	123
XII. — Les <i>Idées sur la Philosophie de l'histoire</i> .....	137
XIII. — Le spinosisme de Herder .....	157
XIV. — Voyage en Italie .....	165
XV. — Les dernières années .....	173
XVI. — L'influence de Herder .....	197

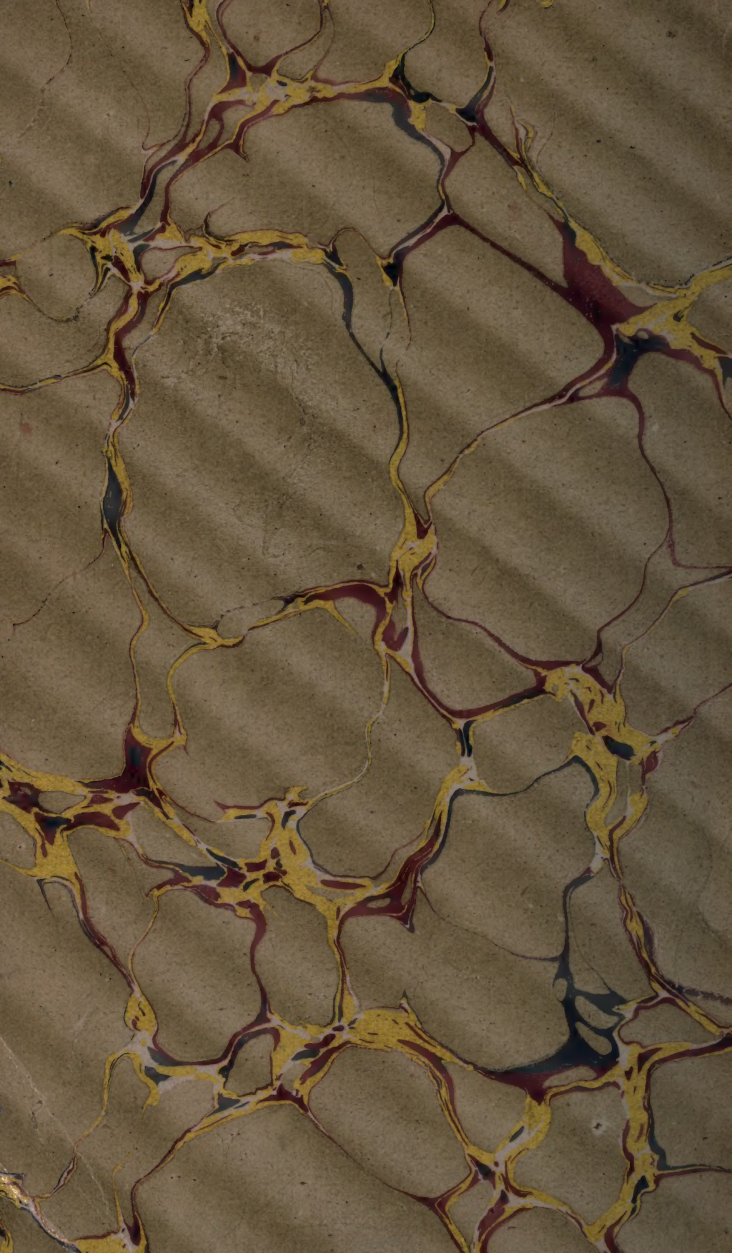












Herder, Johann Gottfried 140221.  
Author Bossert, Adolphe von

LG

H541

.Yb

Title Herder.

UNIVERSITY OF TORONTO  
LIBRARY

Do not  
remove  
the card  
from this  
Pocket.

Acme Library Card Pocket  
Under Pat. "Ref. Index File."  
Made by LIBRARY BUREAU

